

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

NOS PEINTRES



MAHMOUD SAID. — Pêcheurs à Rosette.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

Ahmed Rassim, Colette Nevyne, Dr. W. Bircher, F. Charles-Roux, Maurienne, Amalia Nicolaidis, Tewfik El Hakim, A. Khédry, Auguste Muir, Gaston Zananiri, Roger Barbe, S. Stavrinou, Jeanne Marquès, Roger Milliex, A. Willner Bey, John Papasian, François Talva, A. Shual, H. Soulon, A. J. Patry, Gilbert Cohen, Orion, Sem, etc.

P.T. 10



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinéah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R.C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R.C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES
COSTUMES SUR MESURE
CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS
BONNETERIE HOMMES ET DAMES
SOUS-VETEMENTS
CHAPELLERIE
CHEMISES-CHAUSSURES
TRICOTAGE

CONFITURES GROPPPI

- 1°) beaucoup de fruits
- 2°) peu de gelée
- 3°) pas d'ingrédients chimiques

le pot de 1 lb.

P.T.

Mangues	22
Abricots	18
Oranges Marmelade	15
Fraises	18
Dates	14
Gélée de Coings	22
Goyaves	14
Roses	18
Figues	14

En vente chez Groppi & "L'AMERICAINE"

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

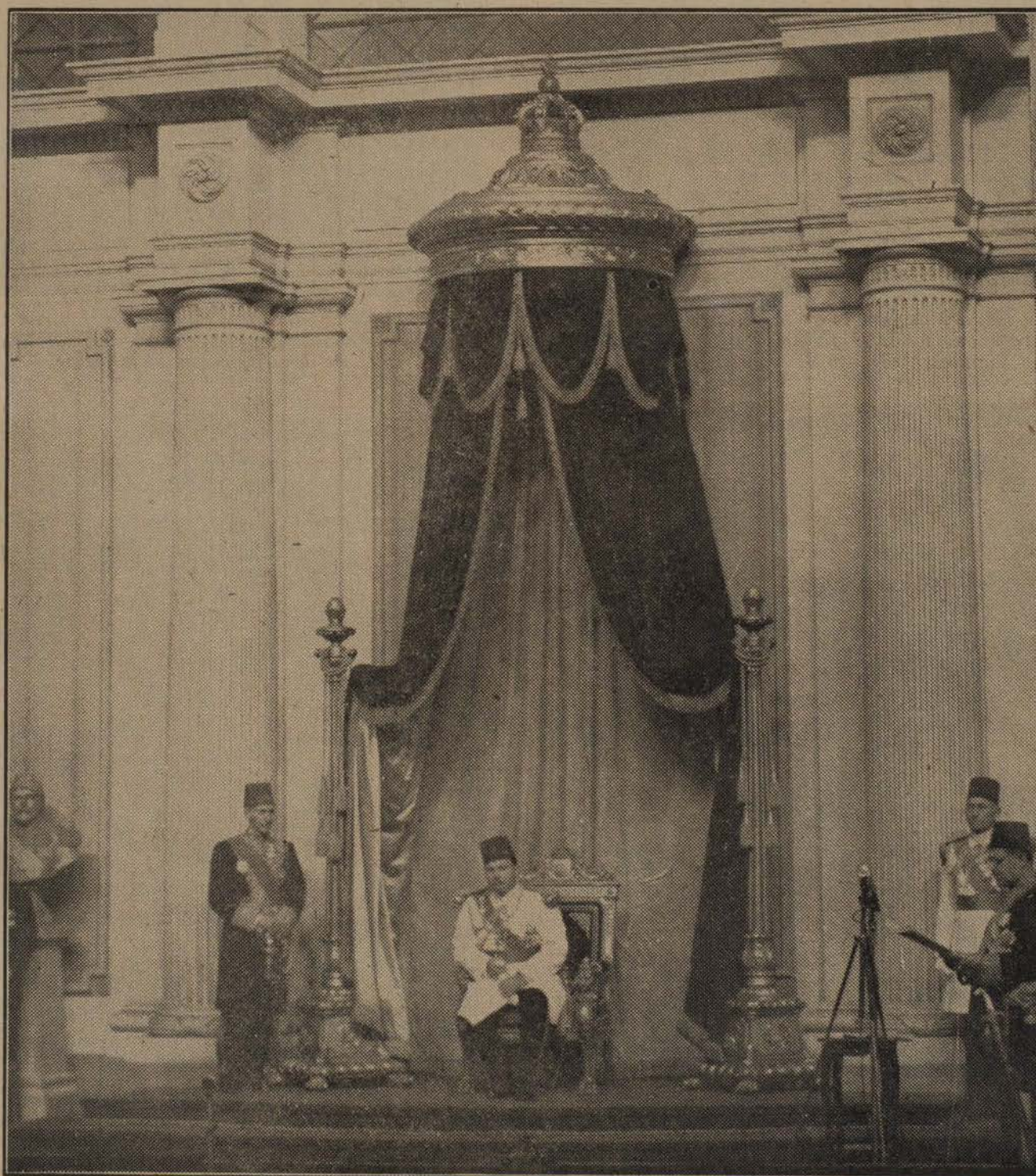
STAVRO STAVRINOS, Directeur

Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

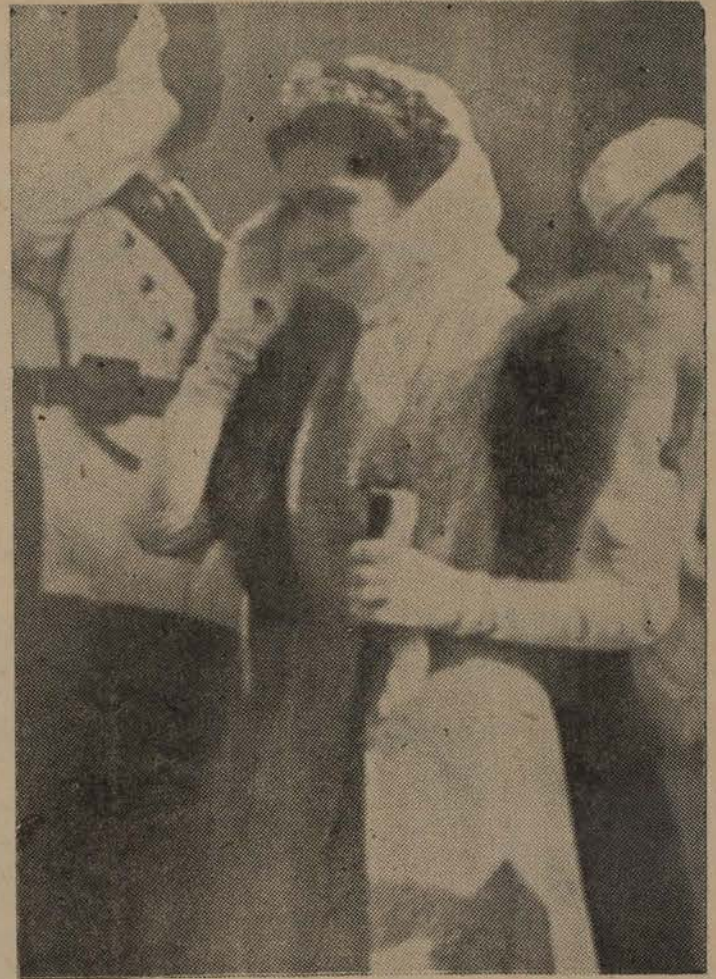
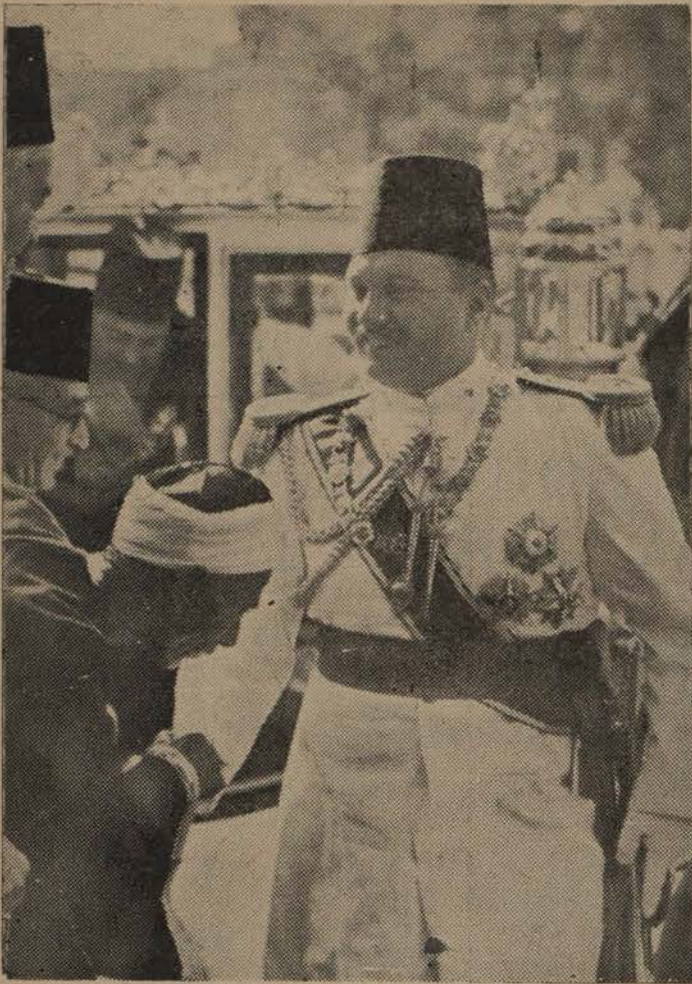
Rédaction - Administration

25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

L'INAUGURATION DE LA NOUVELLE SESSION PARLEMENTAIRE PAR SA MAJESTÉ LE ROI



S.M. le Roi Farouk Ier., écoutant le discours du trône que S.E. le Président du Conseil Mahmoud Fahmy El Nocrachy Pacha est entrain de lire. Debout on remarque S.E. Ahmed Hassanein Pacha, Chef du Cabinet Royal.



S.M. le Roi a inauguré le 12 Novembre la nouvelle session parlementaire. On voit, ci-dessus, à gauche: S.M. le Roi recevant, à Son arrivée au Parlement, l'hommage du Cheikh Issaoui Sakr, doyen d'âge de la Chambre des Députés. A droite: S.M. la Reine quittant le Parlement à l'issue de la cérémonie inaugurale.



S.M. la Reine Nazli et S.M. l'Impératrice Fawzia à leur descente de voiture. A droite: S.M. le Roi ayant à Sa droite S.A.R. le Prince Mohamed Ali et à Sa gauche le Président du Conseil, dans un des salons du Parlement. Au second plan, S.S. le Nabil Soliman Daoud et LL.EE. Hussein Sabry pacha, Abdel Razzak El Sanhoury bey et le cheikh Moustapha Abdel Razek pacha.

MESSAGE

DE S. M. LE ROI DES HELLÈNES, GEORGES II A L'OCCASION DE LA NOUVELLE ANNÉE

A l'occasion de la Nouvelle année S.M. Georges II Roi des Hellènes a adressé le message suivant à la Nation.

Hellènes !

Au seuil de la nouvelle année, Mes pensées se portent vers vous et notre chère Patrie. Avec toute la force de Mon âme je souhaite que cette année voit réaliser la plénitude de nos aspirations nationales, et nous permet de voir une Grèce unifiée, forte et heureuse.

Je n'ai pas encore d'heureuses nouvelles à vous annoncer. De grands efforts seront nécessaires pendant cette nouvelle année pour que notre Pays retrouve la joie et la sérénité ainsi que sa prospérité. Avec vous Je sens vos inquiétudes, je connais vos doutes et vos amertumes. Je sens aussi la douleur de votre âme parce que tarde à apparaître le jour de la justice pour laquelle nous avons lutté.

Après une convulsion universelle qui a mis en mouvement des forces morales et matérielles d'une puissance immense, l'humanité n'a pas encore retrouvé son équilibre politique et spirituel sur lequel seulement peut se baser la justice et la paix entre peuples et trouver des racines solides. L'incertitude qui émane de cette situation et les perturbations intérieures de toute sorte que cette guerre a provoqués obstruent l'oeuvre de reconstruction des ruines et créent une confusion des bases même des principes de justice et de liberté sous le signe desquels des millions d'êtres se sont sacrifiés.

Je comprends combien plus facilement vous auriez supporté toutes ces privations ainsi que les épreuves de cette dure époque; si vos sacrifices étaient concrètement reconnus par tous et si il ne nous était présenté le pénible spectacle de voir d'autres peuples cherchant à nous frustrer nos nobles idéaux et arrêter l'oeuvre de la justice.

Hellènes !

Conscients des difficultés de la situation regardons l'avenir avec courage. La lutte dure pour la formule définitive de la paix continue et nombreuses sont encore les phases qu'elle traversera. Dans les Conseils alliés qui jugeront un après l'autre les problèmes du monde nous pouvons compter sur des amis puissants. La Grèce qui n'a pas encore eu le bonheur de se présenter unie et forte pour le règlement des conditions de la paix ne peut tarder encore longtemps à retrouver sa voie et son prestige. Quand les incertitudes d'aujourd'hui seront dissipées, quand la Grèce réglera ses difficultés intérieures sur la base de la volonté suprême de son peuple, quand elle retablira complètement ses pouvoirs légaux notre position dans le monde sera changée radicalement et, avec la volonté de Dieu, nous gagnerons le temps précieux que nous avons perdu dans des discussions et des alternoiments.

Il n'existe pas aujourd'hui parmi les nations victorieuses un peuple qui couvert de tant de gloire ne demande qu'un peu de justice. Nous n'avons pas été éivrés par la victoire comme nous n'avons pas hésité un seul instant durant les amères années des sacrifices. C'est pour cela que les droits de la Grèce ne peuvent pas rencontrer la moindre hésitation dans les consciences des hommes qui ont cru sincèrement aux idéaux de cette guerre. Avec la fierté et l'enthousiasme pour une cause juste, infatigables avançons vers l'avenir.

Il dépend de nous-mêmes en grande partie que la voix de la Grèce s'impose quand viendra le moment des décisions définitives.

Vive la Nation !

GEORGES II

VINGTIÈME ANNIVERSAIRE

L A Semaine Egyptienne a aujourd'hui vingt ans. C'est avec une profonde émotion que nous le constatons. Vingt ans déjà, est-ce possible?

Certes, le chemin parcouru par la revue ne fut pas toujours parsemé de fleurs. Bien des embûches, dressées devant elle, essayèrent de lui barrer la route, mais elle sut les écarter. Bien des déboires faillirent mettre fin à son activité, mais elle les surmonta avec une vigueur sans cesse renouvelée.

Aujourd'hui, elle peut s'enorgueillir d'avoir réussi dans la tâche qu'elle s'était assignée. Sans jamais renier son idéal de la première heure, elle se fit le champion des causes justes, l'ennemie acharnée de tout ce qui tendait à replonger l'Esprit dans les ténèbres de l'ignorance ou à porter atteinte au patrimoine de la Civilisation. C'est ainsi qu'elle fut amenée à assister, la mort dans l'âme mais sans jamais connaître le désespoir, à la chute momentanée quoique profonde de ces deux grandes nations que sont la France et la Grèce, comme elle se trouva heureuse, infiniment, de leur libération et de leur réveil.

Ainsi donc, et grâce à de nombreux efforts conjugués, le démon du mal est vaincu. «La Semaine Egyptienne» se demande cependant: ce démon est-il mort? Il faut s'en assurer, demeurer toujours sur le qui-vive. Le monstre peut tout à coup ressusciter. Comment? En laissant la Liberté suivre un chemin opposé à celui de la Raison, les affamés des pays libérés mourir comme des chiens et le chaos et l'iniquité sévir là où doivent régner l'ordre et la justice.

Justice. Certes, voilà un grand mot. Mais l'est-il assez, par exemple, pour la Grèce? Non. L'est-il pour la France? Non. L'est-il pour tous ceux qui, corps et âme, ont souffert pendant cinq longues et interminables années? Non. Non. Non. Nous réclamons donc que justice soit faite et qu'elle le soit en vertu des sacrifices consentis partout dans ce monde. Ah! que le sang versé ne soit pas encore une fois inutile!

Qu'on essaye de comprendre. De nouveau l'homme est libéré de ses chaînes, rendu à lui-même. Va-t-on le pousser à commettre les mêmes fautes? Sera-t-il frustré de son droit à une vie meilleure? Lui qui a toujours aspiré à plus d'harmonie, le replongera-t-on dans le chaos et le doute? Plaise au ciel que cela n'arrive!

Aussi, qu'on nous permette d'espérer que tous les écrivains, de quelque nation qu'ils soient, prendront à coeur cette tâche: assurer à l'homme sa dignité et son pain quotidien. Qu'ils se donnent cordialement la main et, serrant les coudes, écartent délibérément et courageusement tous les obstacles qui empêchent ou simplement retardent l'accomplissement de cet idéal.

Nous proposerions encore, pour que soit exaucé notre voeu, de veiller à la nourriture spirituelle qui sera donnée aux lecteurs. Gardons-nous de faire comme après la première Grande Guerre, c'est-à-dire de puiser aux sources de la Douleur. Considérons que depuis plus de cinq ans les hommes sont face à face avec un réalisme brutal dont le souvenir les empêche aujourd'hui de goûter à la joie de vivre, et agissons en conséquence. Aidons-les à se débarrasser une fois pour toutes de leurs souffrances et de leurs transes. Eveillons la Poésie dans ces innombrables coeurs qui, stupéfaits, attendent avec angoisse que survienne un miracle. De l'imagination avec un peu de bonne volonté, et un grand pas sera fait vers la vraie libération...

RENCONTRES LITTÉRAIRES D'UN DIPLOMATE EN ÉGYPTE

par F. Charles-Roux de l'Institut

Nous avons plaisir à reproduire ces pages de F. Charles-Roux qui furent publiées par le «Figaro» du 11 Août 1942, pendant l'occupation allemande. Trois mois après, le «Figaro» disparaissait pour ne reparaitre qu'au lendemain de la libération de la France (N.d.l.r.)

C'est relativement que mes camarades et moi faisons des excursions en Haute-Egypte. Notre cicerone bénévole, parfois même notre hôte à Louxor, était l'égyptologue Georges Legrain, l'une des lumières du service des antiquités égyptiennes. Maspéro, son chef, ne l'aimait pas; et c'est un point sur lequel il n'était pas juste. Car son prédécesseur, Morgan, avait eu, au contraire, la main heureuse en confiant à G. Legrain la restauration et la conservation des temples de Karnak.

Legrain avait abattu là une besogne colossale. C'était merveille que de visiter avec lui la salle hypostyle, dont il avait redressé les colonnes, de regarder les pylônes, dont il avait relevé les pierres une à une, après les avoir numérotées au sol, de s'arrêter devant la mare, ancien lac sacré, où une trouvaille due à son flair lui avait fait découvrir des centaines de statues de granit et des milliers de statuettes de bronze. Son travail et les monuments reconstitués par lui revivaient dans ses explications. Il était admirable d'ardeur, de patience, d'ingéniosité, de passion pour son splendide domaine archéologique; et il avait l'instinct du fouilleur, le don de la découverte. De caractère jovial, c'était aussi un compagnon plein d'entrain. Sa tâche de restauration et de conservation ne l'empêchait pas d'étudier et de publier: il a laissé une oeuvre considérable. Il est mort à la peine, dans sa petite maison de Karnak, vers la fin de la guerre 1914-18. Sa mort a privé l'égyptologie française d'un valeureux défricheur.

L'esprit curieux et chercheur de G. Legrain se portait sur des sujets plus modernes que les dynasties pharaoniques. Il s'intéressait aux origines de sa science, aux précurseurs de l'égyptologie, aux travaux des savants qui avaient accompagné Bonaparte en Egypte, à la campagne même de Napoléon. Il y a consacré un livre instructif et charmant. Sa fréquentation, pendant cinq ans, a beaucoup contribué à m'aiguiller vers les mêmes études et nous avons fait ensemble le projet d'écrire en collaboration un livre sur le passé français de l'Egypte.

Parfois, la visite d'un site célèbre me fit rencontrer quelque autre archéologue français sur son chantier de fouilles. C'est ce qui m'advint à l'île d'Eléphantine avec Clermont-Ganneau. Cet homme plein de ressources avait mené de front deux carrières: l'une de consul, qui le conduisit au grade de ministre plénipotentiaire, et l'autre de savant, qui le mena à l'Académie des Inscriptions. C'est son premier poste consulaire, un emploi d'interprète au consulat général de France à Jérusalem, qui avait, grâce aux richesses archéologiques de la Palestine, décidé du dualisme de son activité. Quand je le rencontrai, dans cette gracieuse île d'Eléphantine, que le Nil forme au débouché de sa première cataracte, il poursuivait là les fouilles, dans l'espoir d'y trouver les vestiges d'une colonie arménienne et peut-être, avec beaucoup de chance, un texte de bible en arméen. Il n'avait pas trouvé ce que lui-même et son commanditaire cherchaient, mais était tombé par hasard sur une sépulture de béliers sacrés, dont les momies, bien conservées et enjolivées d'ornements dorés, entrèrent ensuite dans les collections du musée de Boulak et du Louvre. Du moins, Clermont-Ganneau n'avait-il pas fouillé pour rien et pouvait-il se réjouir de ne pas revenir bredouille de sa campagne.

LA FRANCE AU CAIRE

Le retour au Caire, après quelque randonnée en Haute-Egypte, était loin de couper les ponts entre les archéologues et le profane que j'étais. Notre colonie du Caire, grâce à l'importance et à la diversité des intérêts français qu'elle représentait, nous fournissait en effet une société d'un agrément très varié. L'on aurait pu paraphraser à son sujet le discours de l'académicien dans l'«Habit Vert», de Robert de Flers et Cailhavet:

« Avez-vous besoin d'un conseil financier? Voici un directeur de banque. — D'une consultation médicale? Voici un médecin. — D'un avis juridique? Voici un professeur de droit. — Hésitez-vous sur une question de grammaire? Voici un grammairien. — Votre cheval est-il malade? Voici un vétérinaire. — Souhaitez-vous d'être imprimé? Voici un imprimeur. — Désirez-vous voyager? Voici un ingénieur des chemins de fer. — Etes-vous curieux de lire les hiéroglyphes? Voici un égyptologue. — Voulez-vous vous confesser? Voici un évêque! » Je n'invente rien. Toutes les spécialités que je viens d'énumérer, et plusieurs autres par-dessus le marché, étaient offertes par nos compatriotes du Caire aux heureux diplomates dont ils étaient les ressortissants.

Si le quartier général de nos archéologues, au Caire, était le musée de Boulak, la pépinière en était l'Institut français d'archéologie orientale. Cet établissement venait d'échanger le domicile où il avait débuté modestement, comme simple mission archéologique, contre un siège mieux approprié au développement qu'il avait pris et à la renommée qu'il avait acquise. Il s'établissait à Mounira, au milieu de jardins, près de l'endroit où avait existé, de 1798 à 1801, l'Institut d'Egypte fondé par Bonaparte. Comme l'école d'Athènes, celle de Rome et, depuis, celle d'Hanoï, il n'avait pas, à proprement parler, d'élèves, mais des pensionnaires, des membres. Son directeur était Chassinat. Parmi ses membres était un jeune homme plein d'intelligence et de talent, que sa culture et ses aptitudes promettaient au plus bel avenir de savant: Jean Maspéro. Une mort glorieuse l'y ravit pendant la guerre de 1914-18.

Aucun pays n'était plus désigné que l'Egypte pour la réunion d'un congrès d'archéologie. Nous en eûmes un en 1909. Il nous amena de France mainte illustration, entre autres Charles Diehl, maître incontesté des études byzantines, et A. Moret, l'auteur de «Rois et Dieux d'Egypte». Mais c'est à Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, qu'alla surtout l'attention du public. Les badauds étaient fascinés par le manteau de cour de soie violette, qu'il attachait à ses épaules pour les séances d'apparat et les réceptions du soir; les gens du monde, par sa réputation d'esprit et de causticité; les personnes sérieuses par l'éclat de sa renommée d'érudit. Bon nombre d'Egyptiens n'en revenaient pas qu'un ecclésiastique dirigeât, sous notre République anticléricale, un établissement scientifique français dépendant du ministère de l'Instruction publique.

MAURICE BARRES ET PAUL ADAM

Dans l'afflux de touristes que l'hiver faisait déferler sur l'Egypte se glissait parfois quelque écrivain français. Ainsi le plaisir m'échut-il de voir paraître au Caire Perre Loti, que j'avais connu à Constantinople. Il était venu sur l'invitation du chef nationaliste Moustafa Kemal, dont il avait fait la connaissance dans le salon de Mme Juliette Adam, à Paris. Je le promenai

un peu dans le Caire; il m'en remercia en m'invitant à prendre le thé sur la dahabieh mise à sa disposition par son ami égyptien pour remonter le Nil. Elle était amarrée sur la rive de Ghizeh, et, du pont de cette sorte de cahute flottante, voilier d'un type que Loti n'avait pas encore pratiqué, il voyait dans le lointain les remparts de la Citadelle et les minarets de la mosquée de Méhémet-Ali s'embraser un instant aux feux du soleil couchant. Mais le premier plan lui gâtait ce tableau; la vue d'immeubles modernes, d'un point métallique, de bateaux Cook, l'offusquait. Il avait fait de son mieux pour fuir les touristes en visitant Le Caire, qui en regorgeait, et déplorait d'avance d'en rencontrer des troupes en Haute-Egypte, d'où il rapporta son beau livre: «La mort de Philae». Ce livre fait pendant à celui qu'il avait écrit sur «L'Inde sans les Anglais». Il n'aimait pas les Anglais; et, bien qu'il s'efforçât de faire abstraction d'eux en Egypte, il s'y heurtait à tous les pas. Mais, au vrai, c'est l'espèce européenne qu'il n'aimait pas, dans les pays exotiques où elle s'était implantée et dont elle altérait le caractère. L'artiste faisait de lui un allié des nationalismes indigènes. Sa sympathie pour la cause égyptienne fut l'ultime satisfaction de son hôte, Moustafa Kemal, qui mourut peu après, jeune encore.

Une autre année, vint Maurice Barrès, qui voyageait avec Paul Adam. Différents de genre et inégaux de talent, ces deux écrivains ne l'étaient pas moins de taille; Barrès, grand et maigre, Paul Adam petit et trapu: aussi m'évoquaient-ils, dans leurs pérégrinations de conserve, Don Quichotte et Sancho Pança. Mais au physique seulement; car au moral, Paul Adam était un touriste plus allant que Barrès, et c'était souvent Sancho Pança qui remorquait Don Quichotte. Barrès, dont c'était, je crois, le premier contact avec le monde arabe, n'en paraissait pas seulement dépaycé, mais déconcerté. Il ne semblait pas éprouver d'attrait pour les spectacles que Le Caire lui offrait, et à peine plus de goût pour les monuments qu'il visitait. Quant à Paul Adam, qui vibrait davantage aux impressions d'Orient, son voyage avait cependant un but précis: il préparait un roman, dont il empruntait le sujet à la spéculation sur le coton. Aussi, voulant être informé des particularités de la culture et du commerce de ce textile, me demanda-t-il le livre (combien sérieux!) que j'y avais consacré. Son roman fut écrit, s'appela «Le trust», et il m'en offrit plus tard un exemplaire.

Tous deux nous invitèrent, l'un de mes camarades et moi, à dîner avec eux au Shephard's. La conversation étant, un instant, tombée sur Constantinople, d'où je venais, je prononçai le nom de notre ambassadeur en Turquie, M. Constans. «Vous savez, m'avertit Barrès, Paul Adam et moi ne l'aimons pas beaucoup, ayant été tous deux boulangistes!» Aussitôt me revinrent à la mémoire «L'appel au soldat» et «Leurs figures»: et le nom de mon ancien chef ne sortit plus de ma bouche.

A l'instigation de son ami Loti, Louis Barthou entreprit à son tour le facile voyage d'Egypte. Il appartenait plus à la politique qu'aux lettres. Nous demandâmes pour lui audience au Khédive. La lettre qui la lui accorda le qualifiait de sénateur, au lieu de député. Il se montra fort scandalisé que la Cour Khédiviale le crût au Luxembourg, et non au Palais-Bourbon: «Sénateur, s'exclamait-il! Ils ne savent même pas qui je suis!» Mais ce mouvement d'humeur passa vite et Barthou eut tôt fait de reprendre l'enjouement, l'entrain et l'esprit qui le rendaient charmant. Mon chef le mit tant soit peu à contribution. L'occasion nous était propice de produire un ancien ministre de l'Instruction publique aux élèves d'un de nos collèges de Frères et aux étudiants de l'Ecole française de Droit: il s'y prêta de bonne grâce. Pour le récompenser de visites qui pouvaient lui paraître des corvées, on lui fit faire diverses excursions et le conduisit chez les marchands de tapis, dont il prenait plaisir à examiner la marchandise en dégustant la tasse de café turc, qu'ils font inmanquablement servir à leurs clients. Il avait une étonnante sûreté de goût et une sorte de flair pour reconnaître l'ancienneté d'une pièce et son origine, persane

ou turque. Puis il partit pour la Haute-Egypte, où le labeur de nos archéologues, au Service égyptien des Antiquités, l'emplit d'admiration. Il en porta témoignage dans quelque article de journal.

ECRIVAINS EN VOYAGE

Nous avions espéré de lui un petit satisfecit public en faveur de l'enseignement congréganiste français en Egypte. Mais sans doute n'osa-t-il pas l'exprimer. Il en fallait alors si peu, pour qu'un parlementaire fût taxé en France de cléricisme! C'était l'époque où le professeur Aulard, historien de la Révolution française, «historien de gauche», selon l'épithète qu'on accolait souvent à son nom, parcourait l'Orient en missionnaire de la «Mission laïque», dont il était président. Après Constantinople et Salonique, où il avait jeté les fondements de beaux lycées, d'ailleurs parfaitement montés et dirigés, Le Caire et Alexandrie avaient eu sa visite.

Une femme de lettres interrompit une fois la série masculine. C'était Lucie Delarue-Mardrus, que son mari, le docteur Mardrus, appelait «la Princesse Amande». Le fait est qu'avec ses yeux noirs en amande et sa beauté brune, cette Normande avait le charme oriental que l'imagination prête aux odalisques. Il semblait qu'elle se fût assimilée l'Orient par osmose en lisant «Les mille et une Nuits», dans l'adaptation célèbre que son mari en avait faite en français. Bref, l'un et l'autre paraissaient dans leur élément en Egypte, ce qui n'était naturel que de sa part à lui, né, je crois, au Caire.

Le Conseil de Suez nous déléguait chaque année quelques-uns de ses administrateurs et directeurs. Plusieurs fois se joignit à eux leur collègue Eugène-Melchior de Vogué, alors dans tout l'éclat de sa réputation littéraire. J'étais ami de ses fils, il l'était de mon père et tous deux avaient un grand ami commun: le futur Maréchal Lyautey. C'était autant de raisons pour qu'il me fût bienveillant. Ce n'étaient pas les seules. Diplomate au début de sa carrière, il avait vécu en Russie et en Turquie: moi aussi. Je m'étais donné une teinture de Syrie et de Palestine: il les avait visitées plus à fond. Aussi aimais-je à l'écouter, et lui voulait bien me parler de ce qui nous intéressait tous deux, en naviguant sur le canal de Suez, à bord de «l'Aigrette», ou cheminant vers une mosquée du Caire. L'Orient n'avait pas tenu, dans sa vie et son oeuvre, autant de place que la Russie, mais en occupait quand même une grande. Il se plaisait à retrouver le décor qui l'avait séduit dans sa jeunesse, à se retremper dans l'atmosphère qui avait imprégné ses «Nouvelles Orientales» et son récit de voyage en «Syrie, Palestine, Mont-Athos». Avec l'Egypte, son premier contact remontait à 1876, quand son oncle, sous les ordres de qui il servait alors à Constantinople, l'avait envoyé en mission au Caire avec M. Outrey. C'est alors qu'il avait connu Mariette, à qui il avait consacré des pages qui sont parmi ses plus belles; le premier musée de Boulak, où le grand égyptologue commençait la collection d'antiquités dont ses fouilles dotaient l'Egypte; Ferdinand de Lesseps, au comble de la gloire qui lui valait le surnom de Grand-Français; le Khédive Ismail, aux prises avec la banqueroute; Nubar-Pacha, premier homme d'Etat égyptien de son temps et fondateur des tribunaux mixtes. Comme à la poursuite de ses propres souvenirs, E. M. de Vogué se mettait volontiers à la recherche des maisons qui les lui évoquaient: elles avaient parfois disparu ou changé de destination. Son talent, sa nature exerçaient un réel prestige sur les jeunes hommes de ma génération; et ce n'était pas l'acérbe épigramme d'Henri Becque sur lui (Château moins brillant) qui avait pu l'en déposséder. Je le revis — trop peu de temps, hélas! — à Paris, dans cet hôtel particulier de la rue de Varenne, qu'il appelait son Ermitage; et une brochure que je lui portai, où j'avais esquissé le tableau de nos «Echelles de Syrie et de Palestine au XVIIIème siècle, me valut de sa part le conseil de creuser le sujet et d'en faire un ouvrage conseil que je suivis plus tard.

Son oncle, le Marquis de Vogué, avait été notre

ambassadeur à Vienne et à Constantinople, au temps de M. Thiers et du Maréchal de Mac-Mahon. L'archéologie et l'histoire l'avaient ensuite conduit à l'Académie des Inscriptions et à l'Académie française. Lui aussi vint, sur la fin de sa vie, revoir l'Orient et goûter à Ismaïlia l'hospitalité du Prince d'Arenberg, alors président de la Compagnie de Suez. Venant, au moment de sa visite, de publier un livre sur «Les origines de l'expédition d'Egypte», (celle de Bonaparte), je le lui envoyai. Il m'en remercia par une lettre charmante, où il me dit que j'avais en somme, sans le vouloir, expliqué pourquoi les Anglais étaient au Caire. Et c'é-

tait strictement vrai: l'établissement des Anglais en Egypte, à la fin du XIXème siècle, procède du nôtre à la fin du XVIIIème; écrire la genèse du nôtre, c'est écrire l'avant-genèse du leur.

A l'époque que je viens d'évoquer, il était coutume de dire que «des Français ne voyagent pas». Ce n'est pas aux diplomates qu'il faut raconter ce bobard! Mais jamais je n'ai eu plus de plaisir à le voir démentir que par les visites de nos écrivains.

F. CHARLES-ROUX
de l'Institut

JEUX D'EAUX

— Ces belles filles de Zanzibar, que l'on voit jouer aux dés dans une piscine, ou par une mer calme, et ce couple anadyomène à bord de son damier radeau n'ont pas seulement, à mon avis, trouvé une enviable manière de passer le temps. Ils nous donnent une leçon très profitable.

— Parce que nous avons des jambes au lieu de nageoires, et que la nature ingrate nous a refusé des branchies, nous croyons que nous sommes nés pour vivre sur la terre ferme. La terre! le plus lourd et le plus grossier des éléments, celui des taupes, des lapins et des vaches! De là viennent toutes nos misères. L'homme a raté sa vie. Il n'était pas fait, je suis sûre que vous en avez comme moi le sentiment intime, il n'était pas fait pour gagner son pain à la sueur de son front, ni à la sueur de son stylo. Le bien-être que nous éprouvons quand nous laissons voluptueusement dériver notre corps au fil de l'eau, dans la baignoire, cette soudaine euphorie que nous procure la caresse de la vague, à la plage, nous prouvent surabondamment que le régime sec ne nous convient pas.

— Pourquoi dit-on: «Heureux comme poisson dans l'eau», si ce n'est parce que jadis, au temps où les bêtes parlaient, quelque poisson interrogé par un pêcheur lui décrivit les charmes de son existence aquatique et lui mit — autre dicton significatif — «l'eau à la bouche». Le pêcheur ne put s'empêcher de rapporter cette confidence à sa femme et à ses enfants. Et de là, probablement non seulement l'origine de ce proverbe, mais celle de l'hydrothérapie.

— Les rares hommes qui ont vraiment compris la vie, vous le diront: savoir barboter, tout est là. Voyez le requin! Ce n'est pourtant pas un aigle: tous les naturalistes s'accordent à le juger stupide. Il mène cependant une existence large et prospère. La pétulance du marsouin, l'animal le plus folâtre du monde, la belle humeur légendaire de la baleine, la sérénité du phoque, ce doux philosophe à moustaches, sont dues également à ce qu'ils passent leur temps dans l'eau. Méditez encore l'exemple de sagesse que

nous donne le crocodile, qui ne cesse de baver aux corneilles que pour ne rien faire de ses dix doigts et se la couler douce.

— Si j'étais riche, et si je n'habitais pas au dernier étage d'un vieil immeuble, ce qui, en vertu du principe des vases communicants, risquerait d'emplit de colère l'âme du propriétaire, je transformerais sans plus tarder mon appartement en piscine. J'aurais un lit d'eau douce, un bureau flottant, des fauteuils bouées, et j'écrirais des chroniques à l'eau de rose, des chroniques dont personne ne serait surpris qu'elles finissent en queue de poisson.

Maurienne

VŒUX

*Minuit... tremblante et pâle
la nouvelle année arrive.*

Heureuse: souhaitent les vieux.

*Heureuse: répètent les jeunes
comme un écho.*

Dans ma prière ce soir... je murmure

*Qu'elle soit heureuse pour ceux
qui souffrent et que j'aime.*

Qu'elle soit douce comme une caresse.

Qu'elle soit claire comme un ciel pur.

*Ah: si mon amour pouvait
effacer tout nuage*

*Ce soir... dans la nuit noire
qu'a fuit la lune.*

AMALIA NICOLAIDIS

(Trad. du Néo-Grec par S.S.)

Choses vues en Iran

CROQUIS ET PAYSAGES

par le Dr. W. Bircher

Dans un pays où aujourd'hui encore par mille reminiscences, l'art et la poésie sont si intimement liés à la vie du peuple et au cadre grandiose de son paysage, l'on ne saurait évoquer les uns sans se souvenir des autres. Et c'est cette réalisation qui, plus intensément peut-être qu'ailleurs, donne tant de charme à des randonnées en terre iranienne. Voici quelques unes de ces impressions, trop personnelles peut-être, mais qui serviront de point de départ naturel aux remarques d'ordre plus général auxquelles elles incitent.

Les jardins.

Comme le dit Pope dans son introduction à l'art persan, un jardin, dans le sens que lui donne l'Européen, comprend des arbres, des arbustes, des pelouses et, depuis la Renaissance, presque toujours des fleurs. Pour le Persan le jardin c'est de l'eau et des arbres, mais de l'eau surtout. Dans la tradition aryenne ces deux principes sont indissolubles: l'arbre de vie et la fontaine de jouvence. Le Mazdéisme en a personifié les symboles sous forme de deux archanges féminins, Haurvatal qui représentait la santé, la perfection, le salut, et Ameretat qui symbolisait l'immortalité. Dans un pays de déserts, où le bocage verdoyant qui entoure une source tient toujours du miracle, l'eau vive c'est encore le salut, tandis que les arbres à l'ombre frais représentent le repos et la vie retrouvée.

Le respect du Persan pour l'eau, dont la répartition fut si fréquemment, au cours de sa longue histoire, une cause de guerres sanglantes, se retrouve dans l'amour avec lequel le céramiste d'autrefois ornait la coupe ou la jarre destinée à contenir le précieux liquide. Alors que dans d'autres pays l'élaboration artistique était réservée aux vases dédiés aux cultes religieux, (coupes de libations grecques, calices de communion de l'Europe chrétienne) c'est le récipient d'eau et quelquefois celui du vin qui en Iran a été l'objet d'un art multiforme.

Il existe en Iran une jolie et très ancienne tradition selon laquelle il faut s'abstenir d'irriguer son jardin le vendredi parce que c'est le jour où l'eau doit aller arroser les jardins du Paradis.

Les vieux jardins persans sont toujours dissimulés derrière de hautes murailles inaccessibles, renforcées par d'épaisses colonnes et dont le haut est échancré d'un festonnage au rythme gracieux. C'est à peine si quelques frondaisons en dépassent les guirlandes protectrices. Dans l'éclat trop cru de leur immense face jaune, dans la rue étouffante et toujours ouatée de poussière, une porte ornée d'un lourd frappeur en laiton s'ouvre sur le frais bruissement d'un parc caché, dont les arbres se reflètent dans le miroir vivant d'une pièce d'eau. Après la fatigue d'une longue journée d'été, la paix qui se dégage d'un enclos pareil n'a-t-elle pas quelque chose de paradisiaque, évoquant dès à présent la sérénité parfaite qui couronnera un jour les luttes de l'existence? En vieux persan le mot paradis lui-même désigne littéralement un jardin entouré de murs. Dans la tradition de ce pays le jardin est aussi le temple de l'amitié, le lieu sacré où les esprits se rencontrent dans ces longs entretiens que les grands poètes évoquent à mainte reprise, où naissent des vers immortels et où s'épanouissait la pensée philosophique tandis que le vin ambré de Shiraz passait de main en main dans de fragiles coupes céruleennes.

Comme dans tous les autres domaines de l'art, la recherche de la symétrie est une des particularités du jardin persan. Le plan est en général celui d'un rectangle, dont la forme se répétera dans celle de la pièce d'eau ou des bassins qui en occupent le centre. Cette disposition remonte à l'antiquité, sinon à la préhistoire et se retrouve sur les fameux tapis-jardins de

l'époque sassanide. Toujours légèrement surélevé et rempli jusqu'au bord, le miroir serein de cette pièce d'eau représente l'âme même du jardin. En Egypte, l'époque du califat possédait des jardins similaires à ceux de la Perse et d'après la chronique l'un d'eux aurait été orné d'un bassin dont le contenu était du mercure pur.

Dans les villes comme Téhéran, où l'eau est rare en été, le bassin joue le rôle de réservoir. De même que la citerne qui occupe le sous-sol de chaque maison, il ne sera possible de le remplir qu'une fois par quinzaine. Avant d'arriver à destination, le précieux liquide aura parcouru tout le haut de la ville, circulant gaiement dans de petites rigoles à ciel ouvert. Aussi, pour l'avoir plus pure, la prendra-t-on de nuit et c'est de porte en porte, à grands coups de frappeur, que le gardien avertira les dormeurs de sa venue. Armé d'une lanterne dont le balancement fait surgir des ombres mouvantes et gigantesques, le domestique accomplit alors le rite millénaire de la distribution de l'eau. Dans la nuit chaude le bassin s'emplit avec un grand bruit sourd de cascade dont la musique, d'abord grave et vibrante, monte graduellement vers des registres plus hauts et plus polyphoniques. En effet, à mesure que le niveau de l'eau se rapproche des bords, les sons en deviennent à la fois plus doux et plus multiples, comme en une détente progressive qui cède peu à peu à un enjouement tranquille et harmonieux. Finalement ce n'est plus qu'un petit bruissement perlé et lointain. Puis tout se tait et il semble qu'un long soupir d'apaisement s'exhale du jardin humide et immobile sous la fraîcheur tardive d'une trop courte nuit.

Les carrés de fleurs et les gazons tels que nous les entendons ne font pas partie d'un véritable jardin persan. Car celui-ci devra avant tout avoir le caractère d'un heureux accident de la nature et la main de l'homme y sera aussi peu apparente que possible. Comme par hasard, il y aura un peu d'herbe sous les arbres et des fleurs disséminées partout qui forment ça et là de gaies taches de couleur. La vraie rose persane, la fleur par excellence, possède une corolle simple et non double comme les roses de nos jardins. On la retrouve stylisée de mille façons dans tous les domaines de l'art de ce pays. Jaune ou rose, formant de grands buissons, elle pousse aussi à l'état sauvage, de même que les tulipes, les narcisses, les jacinthes et les giroflées des jardins printaniers. Parmi les arbres, une des essences préférées est le cyprès, arbre divin et synonyme de grâce et de souplesse dans toute la littérature orientale. D'après une légende aryenne, c'est Zoroastre lui-même qui l'aurait rapporté du paradis. (Il en est d'ailleurs de même de l'olivier). La verdure persistante du cyprès en a aussi fait un des plus anciens symboles d'immortalité, tandis que l'arbre fruitier en fleurs a toujours été une image de la vie. Cette concrétisation des deux idées est un des plus beaux motifs d'art de la Perse, de même que leur rapprochement est un des thèmes les plus féconds et les plus profonds de sa pensée. Le platane d'Orient prend également une grande place dans les jardins de Perse. Au 9ème et au 10ème siècle les rois tenaient leur cour de justice sous un érable dont le tronc et les branches étaient revêtus de plaques d'argent. Le saule pleureur, dont le gracieux motif stylisé se retrouve si souvent sur les tapis, est aussi un arbre de prédilection.

Les Persans cultivent les fruits avec amour. Dans ce pays hospitalier on ne manque jamais d'offrir des fruits, frais ou secs selon la saison à l'hôte inattendu ou au visiteur pressé. C'est de la Perse que nous viennent, entre autres, la grenade, le raisin et la pêche. Au bord de la Caspienne on peut cheminer pendant de

longues heures dans des maquis composés surtout de grenadiers sauvages et sur les hauts-plateaux de l'intérieur le beau fruit que Saadi a comparé à un écrin de rubis, connaît de nombreuses variétés régionales. Il se vend de l'automne jusqu'au printemps, empilé dans les bûts des chameaux ou sur de petits chars toujours couronnés de quelques fruits que le marchand a entr'ouverts pour les rendre plus alléchants. Dans cette même province caspienne (le Mazandéran) renommée pour sa fertilité et qui était tout entière une propriété personnelle de Shah Reza, les pastèques atteignent des dimensions gigantesques et parviennent souvent à un poids de 15 kg. Un seul de ces fruits suffit à plusieurs familles et les coupes que forment les deux moitiés de la pelure vidée peuvent servir de baquets aux ménagères, qui y font leur lessive. D'ailleurs, selon les Persans, le premier fruit créé par Dieu fut une pastèque. Dans le peuple, le jus de ce fruit est à la fois le remède par excellence et l'unique boisson donnée aux malades atteints de fièvres; aussi le conserve-t-on précieusement tout l'hiver. L'orange, qui ne pousse que dans le sud, est surtout estimée dans sa variété sanguine. Une légende persane attribue la teinte de cette dernière au fait que les femmes d'Egypte, en extase devant Joseph, se coupèrent les doigts en épluchant des oranges qu'elles teignirent de leur sang!

Les jardins de Chimran, au-dessus de Téhéran, sont célèbres. Beaucoup d'entre eux ne renferment que des pavillons, car en Iran tout le monde dort en plein air lorsque la saison le permet, de même que le Persan préfère aussi se recueillir et prier à ciel ouvert: les divans de ses mosquées sont de simples niches faisant face à la grande cour centrale et, avant l'Islam, les Mazdéens adoraient leurs dieux dans des sanctuaires qu'aucun toit n'abritait. Mais revenons aux jardins de Chimran, auxquels la proximité des montagnes, l'abondance de l'eau et le chant des rossignols donnent un charme indescriptible. Pareille à un rempart gigantesque, la chaîne de l'Elbours divise deux mondes entièrement différents: le haut-plateau central, avec ses montagnes dénudées, ses steppes et ses déserts le long desquels s'égrènent les chapelets de ses oasis, et le versant humide et boisé de la Caspienne. Délicatement ramifiée, l'oasis de Chimran s'est tapie aux pieds de ces contreforts dont elle épouse les lignes puissantes et garnit de sa douce verdure le fond de chacune de ses nombreuses vallées qu'elle accompagne quelquefois jusque dans ses premières ramifications. Le soir fait paraître lointains les sommets tout proches. Contrastant avec l'ocre rosé des saillants éclairés, la teinte des parties ombrées est alors pareille à celle du raisin bleu fraîchement cueilli. Des collines s'élève le chant des bergers, dont les voix jeunes et pures, aux modulations à la fois exultantes et mélancoliques sont d'une beauté aussi millénaire que celle du paysage lui-même. Une dernière bouffée de chaleur émane des champs jaunés et de la poussière dorée des chemins où trottinent de petits ânes lourdement chargés. Puis la lune fait tomber sa pluie d'argent sur les jardins endormis. Au loin un chacal pleure, des chiens aboient et une chouette fait entendre, à intervalles distants et réguliers, son cri solitaire, au timbre chaud et qui semble être le témoin d'une vie occulte et mystérieuse émanant d'un monde de rêves.

La maison et ses ornements.

Comme tout bon architecte, le Persan d'autrefois s'astreignait à grouper la maison et le jardin en un tout harmonieux. Contrairement à nos coutumes, le bâtiment lui-même n'y jouera qu'un rôle secondaire et c'est le jardin qui décidera du style. Aussi se prolongera-t-il jusque dans les appartements et la pièce centrale sera-t-elle agrémentée d'une fontaine et d'une profusion de plantes vertes. Dans les villes aux étés torrides, cette fontaine se trouvera dans un sous-sol assez profond pour conserver la fraîcheur durant les heures les plus chaudes de la journée et dans lequel

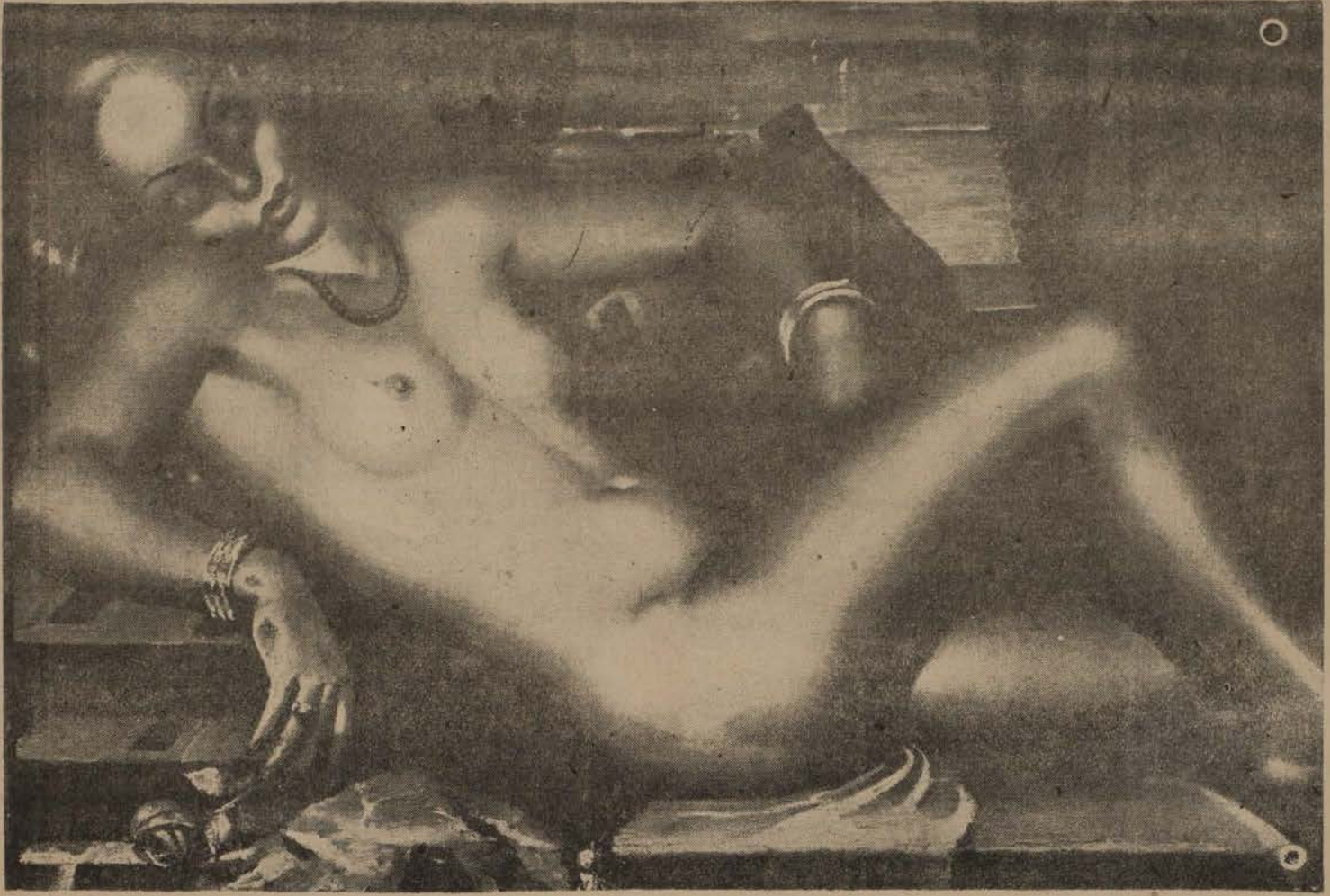
se tiendront les habitants jusqu'au moment où la température leur permettra de sortir.

Les maisons construites dans le style ancien ont presque toujours une veranda ornée de colonnes de bois ou de maçonnerie. Les chambres, placées en enfilades, s'ouvrent les unes dans les autres ou débouchent toutes sur une pièce centrale. A la campagne, même les familles aisées ne possèdent que fort peu de meubles. On y prend les repas sur une nappe étalée par terre, par-dessus le tapis que l'on retrouve dans le ménage le plus modeste et sur lequel l'on ne marche qu'après s'être déchaussé. En hiver la famille se réunit autour du «corsi». Ce mot désigne une espèce de table carrée très basse, sous laquelle se trouve un bassin rempli de charbon de bois incandescent caché sous la cendre. Le tout est dissimulé sous une épaisse couverture ouatée assez grande pour permettre aux membres de la famille groupés autour du corsi de se couvrir presque tout le corps. Assis par terre sur des matelas, le dos soutenu par des piles de coussins, on se trouve fort à l'aise dans cette chaleur de couveuse et les journées de pluie ou de neige, les longues soirées d'hiver s'y passent très confortablement. On sert tous les repas sur le corsi, on y boit d'innombrables tasses de thé, on s'y raconte, le soir, des contes de fée et, l'heure du repos venue, c'est encore autour du corsi que l'on s'installe pour la nuit. Aussi n'est-il cour de maison où, le matin, l'on ne voie une ménagère ou une servante faire tourner, pour le rendre incandescent, le petit panier en treillis métallique contenant le charbon de bois qui devra se recouvrir d'une couche de cendre avant de pouvoir être manié sans danger de vicier l'air. C'est autour du corsi que se faisait autrefois la lecture de ces merveilleux manuscrits enluminés de la main des grands calligraphes. Actuellement encore on trouve dans toute bonne famille sinon un manuscrit, du moins quelque belle pièce d'écriture encadrée et admirée à l'égal d'un tableau. Il est touchant de voir combien la parole écrite est encore révéree parmi ce peuple. Rappelons-nous qu'il y eut en Iran des livres sacrés dès les premiers jours du Mazdéisme, quelque 500 ans avant notre ère. Des témoins nous relatent que lorsque le Manichéisme, cet étrange mélange de doctrines mazdéennes, bouddhistes et chrétiennes surgit au 2ème siècle de notre ère puis fut condamné comme hérétique par les Persans et vit ses écrits voués aux flammes, de véritables ruisseaux d'or se seraient écoulés de ces bûchers. Manès, l'initiateur de cette secte, fut lui-même un grand artiste et aurait été, d'après certaines traditions, le fondateur de l'art de la peinture persane.

Dès les premiers jours de l'Islam le calligraphe, qui était également dessinateur et miniaturiste, jouissait en Perse d'un prestige dépassant celui de tous les autres artistes et son influence dans les affaires du pays fut parfois très grande. Les rois eux-mêmes s'exerçaient à cet art et il existe encore mainte page tracée par la main d'un monarque. Cette tradition s'est d'ailleurs maintenue jusqu'à nos jours et les Persans prétendent que le prophète lui-même aurait recommandé l'art calligraphique à ses fidèles. Le Koran, d'origine surnaturelle et unique voie de salut ne méritait-il pas tous les tributs que l'art humain puisse lui prodiguer? Entre le 10ème et le 12ème siècles ses pages furent ornées avec un tel sentiment de beauté qu'elles nous resteront comme un des plus grands accomplissements dans l'histoire de l'art abstrait. Sous les Seljoucides le tracé majestueux du koufique se transforma en les lignes plus douces du nashki. Un peu plus tard, au 14ème et au 15ème siècles, les Mongols introduisirent un style nouveau de miniatures auquel ils apportèrent tout l'enthousiasme et l'ambition concentrée qui les avaient guidés dans leurs guerres sanglantes. La conception pondérée et raisonnable de l'Islam fut certainement un grand élément civilisateur chez ces successeurs du féroce Tamerlan.

DR. W. BIRCHER

(la fin au prochain numéro)



MAHMOUD SAÏD. — Le Collier de Corail

MAHMOUD SAÏD

(LA POÉSIE DE L'ESPACE DANS LA PEINTURE DE MAHMOUD SAÏD)

C'est le peintre le plus égyptien que cette terre ait connu.

Mahmoud Saïd est un portraitiste qui a toujours été hanté par les compositions où flotte l'atmosphère particulière à son pays.

Sa peinture n'est pas de celle que l'on peut commenter: quand on ne l'aime pas, on la déteste. Mais on aime la peinture de Saïd comme on aime la couleur indéfinissable du Nil faite de rayons, de ciel et de boue. Et on aime la peinture de Saïd parce que Saïd est un sensuel: Nul mieux que lui n'a exprimé la cruauté qui parfume le regard de certaines vierges d'Égypte lorsque l'amour s'insinue jusqu'au bout de leurs doigts tactiles.

D'aucuns continuent à trouver son coloris bizarre et ses têtes tourmentées de désirs inassouvis. Mais Saïd est resté malgré les nombreuses critiques, fidèle à sa conception, non dans le but de se singulariser mais parce qu'elle répondait à sa vision intérieure. Saïd a toujours été plus soucieux d'exprimer son état d'âme que de nous donner des jouissances intellectuelles. Voilà pourquoi sa peinture qui conquiert les uns par une sorte de puissance mystérieuse, reste pour toujours étrangère à d'autres.

La personnalité de Saïd ne s'est formée que lentement, parmi et en dépit de nombreuses influences.

Les écoles modernes n'eurent pas sur lui comme elles eurent sur tant d'autres, cette influence néfaste qui détermina tant de peintres à faire de leurs oeuvres des motifs à paradoxes littéraires.

Le cyclone cubiste toucha Saïd, mais il ne parvint qu'à le détourner légèrement de son cours, car la conception que le peintre s'était faite de l'art était déjà claire et inébranlable.

Du cubisme, il ne conserva que le souci de l'équilibre des objets qui occupent un volume dans l'espace. Dès lors, sa peinture acquiert quelque chose de sculptural.

Saïd construit dans l'espace:

Il ne s'agit point, ici, de cette «composition» d'objets en surface par rapport à un centre déterminé dans le but de satisfaire nos instincts de symétrie, de masses et de clarté mais bien d'une composition en profondeur. Aussi sa peinture agit-elle sur nous, «physiquement», à la manière de certaines architectures: (temples pharaoniques et mosquées). Une émotion dont la vue altère souvent notre circulation au point de troubler notre système respiratoire.

Saïd est un des rares peintres qui sent et sait fixer la poésie de l'espace. Il part toujours à la recherche de l'infini, ce besoin éternel de l'homme.

Cette manière de composer agit sur nous, avon-nous dit, à la manière de certaines constructions, l'architecture étant cet art merveilleux qui trouble notre «moi» le plus intime par l'afflux de vie qu'il apporte dans l'espace. Or, Saïd humanise les vides à tel point qu'il nous semble trantôt respirer un air qui grise comme de la belle musique, («Le Cheikh») et tantôt une atmosphère tourmentée et mystérieuse: («Tempête sur la Corniche», «Pêcheurs à Silsilah» et «Composition»).

Notons toutefois que les éléments employés ici, (arbres ou constructions, désert ou nuages) ne servent qu'à marquer des limites idéales, des correspondances ou des échos dont la présence fait naître l'impression d'harmonie qui se trouve dans l'espace de certains paysages.

Saïd est un peintre pour les peintres.

Et sa peinture est «égyptienne» dans le sens le plus précis que l'on puisse donner à cet mot: Point de harem où de caravanes traversant le désert, aucun déploiement d'étoffes sur de riches sofas dans les décors orientaux. Saïd n'a jamais peint le Mouski ni les marchands d'épices du Vieux Caire: il n'a même pas essayé de styliser à la manière pharaonique pour amener le spectateur à penser à l'Egypte. Car Saïd ne ressemble pas à certains poètes européens qui croient «faire» Oriental en chantant les pyramides et le bedouin, les mosquées et les chameaux que se dessinent au loin sur les dunes.

La peinture de Saïd est «égyptienne» par la transparence du ton, par la magnificence de la matière qu'aucune brume n'éloigne de nous, par la couleur des flaques d'eau d'un bleu limoneux, par le miroitement des reflets sulfureux ainsi que par certains bruns phosphorescents qui moisissent sur le sol gluant des ruelles boueuses dont la couleur est celle du Nil durant la crue. Sa peinture est égyptienne par la chaleur de certaines teintes que l'on retrouve sur le visage de ses femmes, dans leurs cheveux et sur leurs bras et avec lesquelles il pétrit voluptueusement leurs chairs brûlantes. Sa peinture est égyptienne par sa poésie qui est bien celle du terroir, par sa facture et par son rythme qui épousent la lumière de ce pays avec une netteté amoureuse.

Pour aimer les oeuvres de Saïd — me disait un jour un critique — pour sentir le charme que dégage cette peinture, il faut pouvoir saisir tout ce que l'art oriental contient de «puissante subtilité»; il faudrait comprendre que la peinture orientale est avant tout, la survivance plus ou moins générale, plus ou moins suggestive d'une émotion intense ressentie par l'artiste lui-même.

Un exemple suffit pour établir la différence qui existe entre cette manière de voir et celle des peintres d'Occident.

Prenons un peintre parmi les grands maîtres: Poussin par exemple. Poussin voit un arbre.

Il est touché par sa beauté d'arbre.

De tous les arbres de cette essence, c'est le plus robuste, le plus architecturé; les branches maîtresses se sont harmonieusement écartées du tronc pour résister aux vents et pour offrir au soleil la masse libre des feuillages. Les frondaisons s'étalent tour à tour et se dégagent les unes des autres, pour respirer à leur aise. La dissymétrie d'une grosse branche sur la gauche, par rapport à l'ensemble, donne à l'arbre la forme caractéristique qui le différencie de ses voisins. Cet arbre satisfait à la fois l'intelligence du peintre, son goût de la robustesse et de l'équilibre des formes. Il fait de «cet» arbre un «portrait». C'est l'archétype de son espèce et il en reproduit la «figure» d'une façon aussi soumise, avec une attention aussi appliquée que s'il avait à pourtraire un visage humain dont l'harmonie, le caractère, la noblesse d'auraient séduit.

Il établit son dessin, il marque au lavis les accents d'ombres accumulées par le grand soleil d'un vallon de la campagne romaine. Il retrouvera quel-

que jour ce bel arbre pour un de ces paysages mythologiques où se promènent des personnages légendaires, des Dieux, une sirène, des nymphes..

C'est la volonté intelligente de Poussin qui décidera un jour de la signification «essentielle» de cet arbre dans un de ses tableaux futurs.

Ceci c'est la démarche intellectuelle d'un grand peintre de l'Occident en présence du réel.

Il va, en analyste qu'il est, du simple au composé. Car il «compose» et organise son univers pictural selon les exigences de son esprit. Il est à l'extérieur des choses; il les examine, les compare, les ajuste à ses dessins; il est un oeil intelligent, il est une pensée active, organisatrice, souveraine. Sorti des mains de Dieu, il est le roi de la Création et son intelligence est le médium d'une harmonie universelle dont il s'explique à lui-même les lois.

Imaginons maintenant ce que peut être chez un peintre oriental l'acte de sa création artistique et l'essentiel de ce que nous appellerons d'une façon commode, son «inspiration».

Or, quelles peuvent avoir été les réactions d'un peintre oriental devant ce même arbre?

C'est d'abord et avant tout un état d'équilibre moral, une émotion mystique faite d'humilité et de compréhension devant l'univers, une dépréoccupation de l'objet de soi si complète qu'il perd son apparence réaliste et scientifique pour devenir un symbole cosmique, universel.

Devant cet arbre que le Poussin contemple, devant lequel son esprit en travail juge et admire et que sa main retrace agilement, quelle peut être la réaction d'un maître oriental? Quel le peut-être la réaction d'un Saïd?

Une méditation philosophique riche en nuances où tout se trouve mêlé, la vue du monde et l'éternité du néant. Pour le peintre, c'est le moment où il pénètre ce qui demeure secret aux autres hommes: le langage inarticulé des souffles de l'air, des nuages et de l'eau. C'est le moment où les arbres, les rochers et les montagnes communiquent avec lui en paroles cachées et lui révèlent les mystères de l'harmonie parfaite. C'est le moment où l'amour naît en lui du vent, de la tempête, de la souffrance et des arbres. C'est enfin et surtout le sentiment de la place du peintre lui-même dans l'Univers: âme éphémère du cosmos total en perpétuelle disparition, en perpétuelle création, éternellement périssable et immanent.

Comme on le voit, rien ne s'applique plus ici du mode critique de l'occident. Les mots n'y ont plus aucune valeur que par transposition et tout le vocabulaire d'école s'évanouit devant cette constatation qu'une peinture orientale c'est d'abord et avant tout la survivance plus ou moins géniale plus ou moins suggestive, plus ou moins énigmatique d'une émotion intense ressentie par l'artiste lui-même.

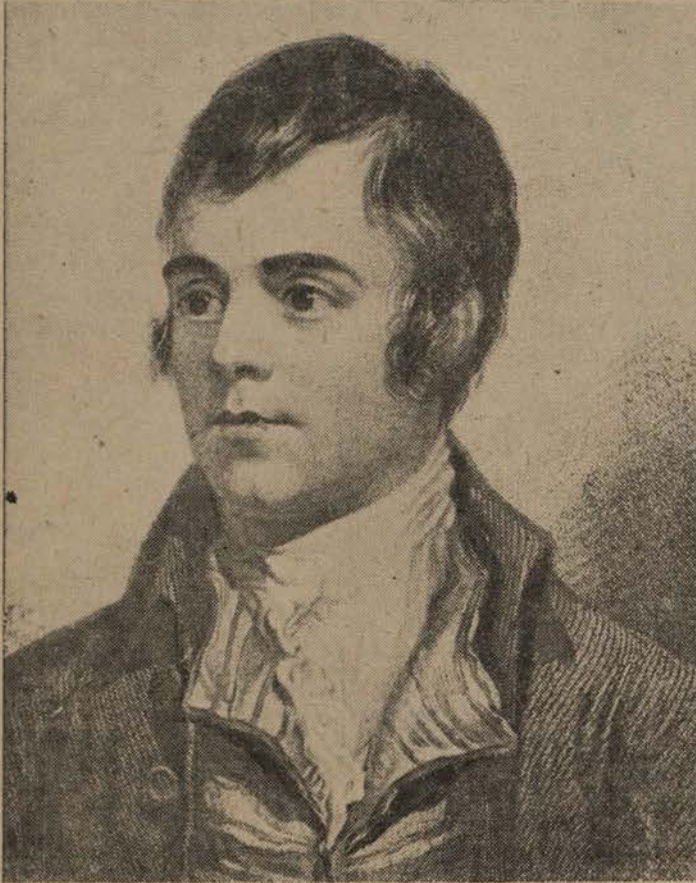
Un spectateur européen qui est capable devant une peinture orientale d'un effort d'attention, sera récompensé, au delà de son espoir, par la révélation d'un sens nouveau, insoupçonné de lui-même: la communication des choses cachées. Car la peinture est «ici» un lien spirituel de l'auteur au contemplateur. L'objet cesse d'être contemplé pour lui-même: il devient symbole et message; il communique avec le reste de l'univers. Les formes, les couleurs, les contours, les lueurs et les ombres s'appellent et se répondent en une orchestration symphonique qui tend à l'unité rythmique du chaos universel. («Le Zikr», «La Prière», «Le Zar», «La Pêche miraculeuse» et «La ville»).

Rembrandt, Greco et Michel-Ange font sans doute figures d'isolés parmi les génies de l'occident, mais il ne s'agit que d'exceptions qui confirment la règle. D'un côté, la recherche scientifique du vrai et du réel, (anatomie, perspective, valeurs) de l'autre, la recherche poétique du mystère caché mais présent de l'univers.

ROBERT BURNS

LE PLUS GRAND POÈTE DE L'ECOSSE

par Augustus Muir



Robert Burns
Né le 25 Janvier 1759

Robert Burns n'est pas seulement l'auteur de poèmes mémorables; il est le poète qui a dépeint l'existence que menaient les Ecossais de son temps. Il y a d'autres poètes écossais dont les noms sont inscrits en bonne place sur les listes de la renommée, et le premier parmi eux, peut-être, est William Dunbar qui est mort depuis quatre cents ans. Le mérite de Dunbar est notable, mais il est peu de critiques qui soient enclins à disputer à Burns la place qu'il occupe, intronisé dans le coeur du peuple écossais. Il est certain que, lorsqu'il se servit de la langue parlée dans le royaume situé au sud, Burns tomba souvent fort au-dessous du niveau qu'il atteignit dans son dialecte natal, dans la langue qu'il entendit parler autour de lui pendant presque toute sa vie.

Robert Burns vécut pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle et ses poèmes abondent en tableaux rayonnants de cette époque. «Le Samedi soir du Valet de Ferme», par exemple, est remarquable par ses aperçus de bonheur et de satisfaction domestiques. Dans d'autres oeuvres il traite d'aspects différents de la vie rustique, de ses corvées, de ses joies, des divertissements de la foire annuelle, des danses et des parties de plaisir, des amours et des haines des gens de la campagne. Son poème sur «la Veille de la Toussaint» mêle la superstition et la gaieté, avec celle-ci qui domine à coup sûr; le poème, dans sa fidélité du détail, rappelle la peinture de genre de l'Ecole Hollandaise. C'est la vie de ses propres compatriotes, des habitants de son propre comté d'Ayr que Burns prend plaisir à décrire, et c'est en la décrivant qu'il trouve l'expression naturelle de son génie.

Mais revenons-en à ses chants que beaucoup considèrent comme supérieurs à ses poèmes. Ils furent composés par douzaines d'après des chants anciens transmis par tradition orale. Il prit à ces chants ce qu'il lui fallait — peut-être pas plus qu'un vers ou deux — rejeta le reste et produisit un brillant chef d'oeuvre caractéristique de son propre génie, où les paroles s'adaptent à la mélodie avec une grâce parfaite. Beaucoup des chants traditionnels de l'Ecosse ont été immensément améliorés par ce grand maître du lyrisme. Mais des dizaines d'autres chants débordèrent spontanément de son coeur. L'amertume de la séparation d'avec ceux qu'on aime, la profonde nostalgie du foyer, l'espoir de jours meilleurs, autant de sentiments qui lui étaient familiers et qu'il a enchassés dans d'adorables couplets.

Vous entendrez parler de Burns comme d'un grand amoureux; il est certain qu'il eut des amours absurdes et qu'il s'en repentait parfois quand il était trop tard, comme beaucoup d'autres grands hommes. Mais il offre d'autres caractéristiques qu'il ne faut pas oublier. Il fut toujours du côté de ceux envers qui le sort fut cruel; il était empressé à consoler les malheureux, et sa générosité était telle que s'il eût été riche il ne le serait pas resté longtemps.

Comme homme, il était singulièrement beau. Ses amis disaient que lorsqu'il s'animait ses yeux scintillaient comme des charbons ardents. Il n'était qu'un laboureur et cependant il se trouvait à l'aise dans la plus haute société, et la célèbre duchesse de Gordon déclarait qu'il était le seul homme qui lui eut «fait perdre pied» par l'ensorcelante fascination de sa conversation. Sa renommée s'étendait d'un bout à l'autre du pays. On racontait que s'il arrivait dans une auberge à minuit après que chacun eût gagné son lit, la nouvelle que «Robbie Burns était là» courait du haut en bas et tout le monde s'assemblait rapidement pour le contempler et pour l'écouter. Peu d'hommes eurent jamais une pareille vitalité physique et mentale en même temps qu'un magnétisme personnel aussi vif.

Mais le peuple écossais a d'autres bonnes raisons de tenir Burns si près de son coeur. Il a dit lui-même que, dans ses oeuvres, il espérait «accomplir quelque chose pour l'amour de la pauvre vieille Ecosse», et la période de l'histoire d'Ecosse qui a le plus vivement inspiré son imagination fut la guerre d'Indépendance, alors que Wallace et Bruce, ces grands patriotes, luttaient pour que vive l'âme de l'Ecosse aux treizième et quatorzième siècles. L'un des plus populaires de ses chants est à coup sûr celui qui a pour titre «Scots Wha Hae Wi' Wallace Bled» et se termine par le vibrant refrain:

*Abattez les arrogants usurpateurs!
C'est un tyran qui tombe avec chaque ennemi tué!
La liberté dirige chacun de vos coups!
Il faut vaincre ou mourir!*

Ses compatriotes acclament en lui un grand démocrate de qui les paroles ont gardé aujourd'hui toute leur force. Sa voix était celle de l'âme de l'Ecosse. Pour lui ni le temps ni l'espace n'ont de frontières et il chantait la commune fraternité de tous les hommes de bonne volonté. Et c'est ainsi que le plus grand des poètes écossais a laissé après lui non seulement un grand nombre de chants adorables et de tableaux de la vie rustique pleins de tendresse et d'humour, mais aussi des poèmes qui avivent le sang de tous ceux qui sont prêts à se battre pour la liberté.

AUGUSTE MUIR

MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIÈRE

par Colette Nevyne

Dimanche

Tu parlais.
Ta voix m'arrivait
en ondes irrégulières
Mais je n'écoutais pas les paroles
de ta voix.

Tu parlais..
Ta voix suffisait.
Il me semblait que nous étions déjà séparés
et que pour te rejoindre je m'étais fougusement
projetée dans le passé.

Tu parlais..
Et je souffrais d'avance
du jour où je n'aurais plus
que l'absence de ta voix.

Mardi

◆ J'avais autrefois un ours de peluche pour
ami. Je lui confiais mes joies et il m'aidait à formu-
ler les vœux que j'adressais à la nouvelle lune, bien
que cette dernière ne se soit jamais arrêtée dans le
ciel pour nous écouter attentivement.

◆ A neuf ans, j'ai reçu pour ma fête un bou-
quet de ballons plus flamboyants que des lanternes
japonaises. Jamais mes rêves ne s'étaient dressés
vers le firmament avec autant de fierté. Mais au jar-
din, pris par la brise, les fils glissèrent de mes doigts
et tous mes espoirs s'épandirent dans l'azur. Les
dieux du vent semblaient se réjouir de ma détresse..
Et n'était mon petit ours qui chevauchait un nuage,
jamais je n'aurais retrouvé mon bouquet. Au bord
d'une feuille, une goutte de pluie hésitait à tomber..
Dans son eau palpitaient mes ballons multicolores.

Vendredi 20.

◆ Les rochers invitent les nuages..
Et les nuages invitent le vent..
pour chasser ma mélancolie.

Samedi 21.

◆ Je l'aime à l'aube et je l'aime au crépus-
cule.. je l'aime à midi et je l'aime à minuit.. je l'aime
même quand je dors..

Mon amour est riche comme une corbeille de
fruit trouvée à l'ombre d'un sphinx abandonné.

Mon amour est riant comme un cortège d'elfes
aux nuits de fêtes.

Et mon amour est parfois nostalgique comme le
soupir des vagues à la tombée du jour.

Lundi 23.

◆ Je l'aime.

Mercredi 25.

Ses épaules? Mais je ne vois que son visage.
Son visage? Mais je ne vois que ses lèvres. Ses lè-
vres? Mais je ne vois que ses yeux.. Ses yeux qui
admirent peut-être d'autres femmes!

◆ Etre Reine, et cruelle:

Le doute guide aux gouffres des gardénias bla-
fards.

Jeudi 26.

◆ — La terre à mon approche devient maré-
cageuse.

— Que ne montes-tu, dans le ciel?

— L'azur du ciel est encore du vide ajouté au
vide.

— N'est-ce pas toi qui voulais marcher sur l'eau
de la mer à la recherche d'un rêve invisible?

— Mais les nuages versaient alors leurs perles
dans mon cœur.

Vendredi 27.

◆ Les rêves s'évaporent.

Les yeux se dépeuplent.

Regarde là-bas...

Comme le ciel est vide.

Mardi 1er.

◆ J'ai peur

ô si peur

de me blottir dans les rêves.

Tu te tais.. parce que tu sais..

Ne me regarde pas

si je pleure

même pour toi.

Puisque des destins contraires soufflent sur mon
destin

Tristement j'obéirai

et fondrai pour toujours

dans le silence des sables.

L'absence

de ta voix

me suffoque.

Je t'aime.

Mais de grâce

qu'on laisse

la mer

engloutir

mon agonie.

Etre seule..

puisque je suis toute sans toi.

Les destins ne cesseront pas leurs tourments.
 Cette écriture mouillée
 A quoi bon l'entendre?

◆ Et je t'aime
 et ne puis que t'aimer..
 ô t'aimer..
 puisque je t'aime.

◆ Etre seulement seule
 pour pleurer mon écriture..
 Tes roses s'enivrent
 d'être encore si belles.

Laisse donc mes larmes
 C'est tout ce que j'ai..
 n'essaie pas de consoler.

Une vieille
 qui vit sans vie
 au-delà de ce que les rêves
 avaient promis.

Etre..
 Rester..
 Pour qui?

COLETTE NEVYNE

SYMPHONIE DE LA MER

Premier mouvement LENTO

*Ce n'est qu'un vieux voilier
 dans la rade
 oublié.*

*Jadis il a vogué sur des mers de lumière
 affrontant souvent l'ouragan.
 Il a connu l'odeur de salure et des algues
 et souvent à l'aurore
 il a reçu la brise
 apportant de la côte
 les odeurs de la terre et les bruits des cités.
 Parfois il s'en allait vers des buts inconnus,
 toujours il revenait dans des ports déjà vus
 et toujours, prompt, alerte et rempli de dédain,
 déployant sa voilure,
 il ressemblait au pélican
 qui cherche sa pâture.*

*Le voilier aujourd'hui se ronge lentement:
 ses mâts sont tous brisés, sa carène est pourrie.
 Au grand jour on perçoit comme un gémissement
 sortant du vieux bateau qui lutte pour sa vie.
 Mais la plainte du jour qui semble imperceptible
 résonne dans la nuit comme un râle, un sanglot;
 et lorsque tout repose et que tout est paisible
 l'épave expire dans le flot.
 Il est de toute chose ancienne
 comme du vieux voilier
 dans la rade
 oublié*

*Parce que tu vécus de labeur, d'aventures,
 parce que tu te meurs de ta mort de détresse
 je veux t'offrir ce chant
 comme on offre à l'ami austère et silencieux
 le souvenir de ses années d'antan.*

Deuxième mouvement LARGO

*Aux approches de l'aube
 Venus apparaît sur les eaux
 précédant le cortège étincelant du jour
 qui verse sur la mer
 la transparence des profondeurs
 où règnent sans contrainte*

*sirènes et tritons, dauphins et hippocampes
 - royaume où la légende et la réalité
 se perdent dans l'abîme.*

*Mythes des dieux marins que transforment les siècles
 et que le vent du large apporte jusqu'à nous.
 Mais parfois du désert et des sommets neigeux
 déferle sur la mer le souffle de l'orage
 - la tempête approche inéluctable -
 le ciel se pare alors du chaos des nuages
 - les cumulo-nimbus de la foudre et des pluies.
 Le flot devient de plomb
 et les lames de fond
 puissantes se gonflent et s'élancent,
 s'accroissent, recommencent
 et crachent des embruns;
 la vague s'accélère, s'amplifie, prend de la résonance
 gronde, éclate et mugit
 dans un éclat d'écume;
 la vague monte encore, ondule et se balance
 baisse et sans répit
 rejaillit
 étalant sa couronne au prisme étincelant
 sur le dédale où règne la tourmente et l'immensité;
 et le temps passe et la houle
 roule, roule,
 et le monstre maté
 s'affaisse lentement
 - inlassable cadence où règne l'absolu -
 tandis que les stratus
 annoncent le repos et la sérénité.*

Troisième mouvement VIVACE

*Les plaines et les monts d'où descend la tempête
 dégagent les effluves
 des villes et des champs et des plaines fécondes
 et l'on perçoit alors les aspects de ce monde
 recueillis au hasard des bois et des chemins.*

*Sur le buisson provençal s'épanouit l'églantine,
 l'agave croit autour du cimetière marin,
 l'asphodèle envahit les près de Palestine
 et le long des sentiers fleurit le romarin;
 pancraces de Cyrène et roses de Grenade
 exhalent leur arôme pénétrant
 sur les rocs des Cyclades,
 sur les jardins du Caire où planent les milans.*

Ce sont aussi des pics, des vallons, des clairières
où trônent de vieux arbres - patriarches de naguère -
parfois noueux, chenus, toujours fiers et tenaces
qui dressent leurs sommets pareils à des totems -
cèdres du mont Liban et oliviers de Thrace,
cyprès de la Toscane et de Jérusalem
et le pin, le palmier, le chêne, le sycomore
s'étiolent et se meurent auprès de ces géants.

La datte a la saveur des déserts de l'Afrique,
la vigne a l'âcreté des volcans italiens
et la douce tiédeur des vergers de l'Attique
offre asile à l'abeille en quête de butin.
Les vins de ces pays sont remplis de lumière,
ils en ont la douceur et souvent la clarté,
mais ils donnent aussi l'avant-goût du mystère
qui vous saisit le soir sous le ciel constellé.
Les eaux de la montagne et celles des fontaines
préservent la fraîcheur des pays visités
et croyant retrouver quelque saveur lointaine
on revit à nouveau des moments oubliés.

Les appels du berger dans le Peloponèse
se mêlent aux échos du pâtre libanais
et vont se répéter de falaise en falaise
au-delà des coteaux, des ravins, des forêts.
Les chansons de l'Espagne ont une nostalgie
qui laissent deviner la haine ou le dédain,
les refrains lancinants de cette mélodie
s'entendent d'Istamboul jusqu'aux souks africains.

La belle de Séville à la jupe en dentelle
qui se plie et se dresse aux sons du boléro
est pareille à ses soeurs dansant la tarentelle
dans quelque estaminet du vieux Paussilippo.
Les femmes de Sardaigne et de Grèce ont l'aisance
de danser à la fête en se donnant la main,
les rythmes de leurs pays ont la même cadence
que la dabka dans les hameaux syriens.

Les castagnettes jouent sous le ciel baléare,
Le chalumeau résonne au coeur des Pyrénées,
Sorrente s'extasie aux accords des guitares
et la viole murmure au fond des gynécées.
Les tambourins nerveux des cafés de Valence
lancent à tout venant leurs coups secs et cuivrés
qui traversant la mer jettent leur consonnance
sur la nouba bédouine aux accents syncopés.

Essence de jasmin, de menthe et de lavande,
mouvements balancés, avant-deux, contre-temps,
jaillissent de la mer comme une sarabande
pour remplir l'univers de parfums et de chants.

Quatrième mouvement ADAGIO

La vague en effleurant les rochers ou le sable
dépose son écume et parfois son énigme
mais d'autres la suivront qui viendront te ravir
ce qu'elle aura laissé.

Quand parfois dans le soir
en errant sur la grève
tu croiras percevoir
un soupir
songe à l'appel angoissé des esprits de la mer.

Tu portes tes regards vers la ligne incertaine
où la couleur du ciel à la mer se confond
espérant entrevoir
quelques mâts de misaine
qui glissent sous le vent;
mais si tu ne veux point t'éloigner du rivage
n'espère pas trouver des horizons nouveaux;
ce n'est qu'en affrontant la mer
que tu pourras peut-être atteindre ces vaisseaux.

L'air est parfois chargé des éclats du tonnerre
qui résonne très loin comme un bourdonnement
mais quand la mer est calme,
sur la plage
se répand un silence
tout empli des rumeurs qui peuplent l'infini
et dans la douceur de la nuit
le lys et l'anémone
répandent leur senteur.
Le soleil aux baisers innombrables
disperse sur la mer ses feux intermittents
que l'or du crépuscule transforme en moirures
pour l'offrir à la nuit sur un plateau d'argent
étincelant sous les rayons de lune;
et ce sont des reflets, des lueurs et des teintes
qui changent d'heure en heure
au rythme des ondoiements
car tout palpète en elle,
tout respire en ce gouffre
où germe le secret de l'évolution.

Si la cellule impose un axiome concret
où domine un principe à force mécanique
du fond du flot surgit le Verbe
maître de la forme et de la théorie
dont la ligne et la parole
perpétuent un effort, une métamorphose,
s'enchaînant dans les siècles
pour revivre
dans la même atmosphère avec le même élan
car l'homme de jadis et l'homme de demain
en la salle hypostyle, devant l'iconostase,
élève sa prière, son appel liturgique,
vers le Verbe
qui règne sur l'abîme et plane sur les eaux.

GASTON ZANANIRI

(Mandarab, Septembre 1945)

POÈME

Le ruban de cristal ou chevauche en désordre
La horde du vaincu, fracas du casque et l'ordre
Bref du général tombé, au pied du mamelon
Où s'agite en panache un carré d'étalons.

Le mur de vermeil s'ouvre au courant de l'acier,
L'écharpe de couleur et l'écho des lanciers,
Au galop des chevaux, retombent sur les ventres,
Dans les cris prétentieux des garçons et des chantres.

Tandis que dans la crypte une princesse égorge
L'animal consacré, les muscles de la force
Ne battent plus le fer et sous l'arbre de bronze
Se réunit encor le comité des onze.

ROGER BARBE

JOURNAUX DE FRANCE

Sur l'aile du papier, fendant les airs, traversant la mer, après des années de morne silence nous arrive l'écho des voix de chez nous. Voix chères qui, jusque sous le talon de fer de l'opresseur et sous les balles, ne se sont jamais volontairement résignées à se taire.

Presque régulièrement, — non plus de Londres alors étoile polaire de la liberté, mais de Paris, creuset vivant de l'intelligence, — les français parlent non seulement aux français de la métropole ou de l'émigration, mais: au monde.

Qu'il me soit permis, laissant de côté les quotidiens encore brûlants de la discussion des problèmes intérieurs et extérieurs, de mentionner quelques uns de nos hebdomadaires.

Encadré de l'F sanglante: «Action», hebdomadaire de l'indépendance. Arrachés enfin à l'avorissement et à la mort, les plus résistants des nôtres, ne nous disent-ils pas: «Regardez ce qu'ils ont fait de nous, sachez ce qu'ils ont fait de tous ceux que vous ne reverrez plus». Par ces témoins échappés à l'enfer, nous parlent les suppliciés, les affamés, les martyrs du fer et du feu. Cinq ans crucifiés: ceux de France et ceux du monde luttant contre le règne de la Bête. Un instant, — peut-être le premier en Egypte, — écoutons la voix jeune de Madeleine Riffaud, chef de groupe F.T.P. lors de la clandestinité. Elle a vingt ans. Dans son poème «Anniversaires», nous sentons que, pour elle, le mot «action» garde toujours sa force et son âme:

«Sur les paupières des survivants
le vent

est amer —

Sur la bouche des survivants
le ciel

est de fiel —

Au carrefour des compagnons

Silence lance ses rayons —

Aux fenêtres penchés, drapeaux raccommodés

Cent fois mouillés et déchirés

Contre les décors de carton —

— Balayeurs, balayez

Lavez-nous ces pavés

Des portes des maisons

Au bout de l'horizon!

C'est le sang des copains;

Drapeaux rouges blessés

Drapeaux rouges déteints —

Enrhumé, le clairon sonne aux morts —

Sonne faux

— Et le train lui répond —

Et les morts font pleuvoir

les feuilles à cinq doigts

Des marronniers...

...Au carrefour des vivants

On sonne le départ —

Comptez-vous! Au suivant!

Qu'on n'ait pas de retard!

Amie, vois-tu, le fil des jours se raccommode —

Au carrefour des vivants

Aux fers

la Mort!

Aux poings durcis des survivants

le fer

sera fort!

(«Le poing fermé»)

Anciennement (si l'on peut dire) «La Marseillaise» voici «La Bataille» de juin 40. Gardez-vous de la confondre avec la vieille B.S. de la S.G.T. Elle a seulement

quatre ans d'existence. Sans se laisser piper par la maigre satisfaction de l'occupation de l'Allemagne, elle ne désarme pas. Ce que pensaient de nous les allemands alors que nous succombions sous la masse des hommes et des armements, elle nous le répète d'après le numéro de «Das Schwarze corps» des premiers jours de juin:

— «Quelle nation que ces français dont nous voyons les portraits dans les revues hebdomadaires. Hébétés, abrutis, ils nous regardent fixement avec une expression de perversité lascive et sournoise. C'est la lie de l'Europe. C'est aussi la lie des habitants les plus noirs de l'Europe. Et le soldat allemand, si convenable est obligé de se battre contre ces individus. C'est offenser les animaux que d'appeler bestiaux la mentalité et les agissements de cette racaille».

Echo de la semaine en France et dans le monde, le dernier «Carrefour» nous fait entendre la voix du sage-poète Fernand Gregh. Malgré l'âge, cette voix a eu le stoïcisme de crier:

«Dieu! ne fait pas tomber la France
Dans l'abîme de cette paix...»
Il a connu la même transe,
Le vieux Maître aux sourcils épais,
Aux yeux brillants sous sa paupière
Comme deux gouttes de lumière.

Il avait juste le même âge
Où j'arrive au bout de mes ans.
Il se sentait un peu plus sage
Que son vert et fougueux printemps
Pourtant, devant la France à terre,
Son cœur bondissait de colère.

Quoi! céder, s'avouer vaincu!
Le signer d'une main prompte!
Horreur! avait-il tant vécu
Pour aboutir à cette honte!
Et tant son vieux sang de lion
Refluaît en rébellion.

Nul n'est rien auprès de cet homme
Que mille ans ne referont pas.
Mais je sens quelque chose comme
Sa fureur vivre en mon front las.
Au même âge, en mon humble nom,
Je me révolte et je dis Non!
(«La couronne perdue et retrouvée»)

Politique, social, littéraire, artistique, créée en 1941, «Fraternité» continue les publications clandestines du «Mouvement National contre le racisme». Haine et jalousies enfin mises hors de combat, ce journal espère et prépare le retour à la vie. A chacune de ses lignes, son cœur bat la charge: échappés aux bourreaux fascistes, sauvez les vivants!

«Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour; mais il était joyeux parce qu'il était libre.» (Victor Hugo). Telle est l'épigraphe de «Gargroche» un des plus enflammés bons becs de Paris. Que l'on ne s'y trompe pas. Si certaines de ses pages pétillent d'esprit, d'autres sont loin de manquer de profondeur. A ce propos, rappelons la conclusion d'«Anatole France et la science»:

— «Devant l'œuvre «grandiose et fascinante», de la physique contemporaine, quelles auraient été les réactions de l'esprit nuancé et chatoyant d'Anatole France? On sait que la science moderne introduit une différence essentielle, non de composition, mais de structure, entre le monde des astres et le monde des

atomes, entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, alors que Pascal avait pathétiquement affirmé leur identité». (Albert Ranc).

Frédéric Lefèvre, Léo Larguier, Blaise Cendrars, Germaine Beaumont, Jeannine Delpech, Mario Meunier... — Bien vivants. Voici «*Les nouvelles littéraires*». «L'écrivain, de sa flamme, fait du papier», y raille Jean Rostand.

Organe de l'amitié française: «*Temps présent*» stigmatisant l'esprit moloch, affirme qu'aimer la vérité c'est être libre.

Né voulant pas trop abuser de la bien généreuse hospitalité de «*La Semaine Egyptienne*», n'oublions tout de même pas «*Volontés*», de ceux de la Résistance. D'un dynamisme rare, cet hebdomaire eut, à notre connaissance, le premier à aussi signaler dans la presse française un des meilleurs chefs-d'œuvre de la Résistance. Un livre à méditer, à comprendre. Nous voulons dire, «*Education européenne*» dont voici des passages:

- «Je sais.
- Eh bien!
- Il ne suffit pas de savoir.

— Rien d'important... ne meurt... Seuls les hommes... et les papillons...

«Sur la terre, de longues colonnes de fourmis trottent entre les cailloux: Des millions de fourmis minuscules et affamés et chacune croit à l'importance de sa tâche, à l'importance suprême du brin d'herbe qu'elle traîne si péniblement.

... «Le lieutenant Twardovoski prend dans sa poche le petit volume et le dépose près des fourmis... Elles grimpent sur l'obstacle et trottent, indifférentes et pressées, sur les mots étranges, tracés sur le papier en grandes lettres noires: «*Education européenne*»... Il faudrait bien autre chose qu'un livre pour les forcer à s'écarter de leur Voie... Le monde où souffrent et meurent les hommes est le même que celui où souffrent et meurent les fourmis: un monde cruel et incompréhensible, où la seule chose qui compte est de porter toujours plus loin une brindille absurde, un fétu de paille, toujours plus loin, à la sueur de son front et au prix de ses larmes de sang, toujours plus loin sans jamais s'arrêter pour souffler ou pour demander pourquoi... «Les hommes et les papillons... »

JEANNE MARQUES D'ENTRAYGUES

PRÉSENCE DE LA FRANCE A ATHÈNES

Par trois fois, au cours de cette guerre, Athènes, a retrouvé son oecuménique vocation, en proposant tour à tour à l'humanité émue le mystère de la campagne d'Albanie, le mystère douloureux de la famine enfin le mystère ambigu d'une insurrection dont la signification symbolique n'aura échappé à aucun homme libre de la planète. Des deux premiers drames l'amitié de la France — de la France officielle des gouvernements de fait, car la France libre à Londres ou au Caire, eut à coeur, au contraire de dire, à chaque occasion, son admiration et sa solidarité d'allié à l'hellénisme militant et souffrant — fut absente: la nouvelle France démocratique assiste au drame avec une sympathie que l'on sent chaleureuse et dont l'on aimerait voir arriver jusqu'à Athènes de plus nombreux échos.

A cette sympathie, le peuple grec répond par la plus bouleversante confiance, par la plus embarrassante aussi. Hélas, car notre pays n'est pas encore prêt, semble-t-il à jouer le rôle actif que dès sa première épreuve, on attendait de lui avec tant de ferveur et d'impatience. Si, dans cette guerre à trop manqué jusqu'ici la note française, comme nous le confiait en octobre, un homme politique de Grèce, qui aime notre culture avec passion, les consciences politiques hellènes continuent à sentir et à regretter cette carence dans l'un des plus immédiats et plus brûlants problèmes que pose non pas encore l'après guerre, mais le lendemain de la libération. Ce regret même est un signe de l'estime exceptionnelle, en même temps que de la confiance et de l'amitié, que l'opinion publique grecque porte à nouveau depuis quelques mois surtout à la nation française. Tout cela que Vichy avait bien disloqué a été magnifiquement reforge au brasier de la lutte commune et de ce que l'on a nommé ici «Le miracle français» de l'été 1944.

C'était l'époque où la résistance athenienne couvrait les murs de la capitale et des faubourgs d'inscriptions lapidaires au même sens «Le Glorieux Paris nous montre le chemin» «Paris Athènes» Tombeau du Fascisme». L'enthousiasme était particulièrement grand parmi la jeunesse intellectuelle qui savait qu'on venait de se battre sur le Boul'Mich, et nous pouvions lire

sur un bâtiment de l'Université d'Athènes: «Les Etudiants de Paris nous montrent le chemin».

Un jeune devait, le jour même de la Libération d'Athènes, me donner le témoignage le plus anonyme et le plus émouvant de cette brûlante ferveur. Nos couleurs étaient alors bien rares dans les rues de la ville, où on les avait un peu oubliées depuis tant d'années d'abstention — et notre ami Gerbault, dans son reportage, ayant souligné cette absence, le grand poète Sikélianos, me fit après coup cette belle déclaration: «Mais la France, c'est dans notre coeur que, nous Grecs, en portons le drapeau». Donc, ce matin-là du 10 octobre, je me trouvais mêlé à une foule de jeunes devant l'Université où se célébrait la Libération hissant le plus haut possible mon petit drapeau français à la Croix de Lorraine qui avait déjà reçu l'accueil le plus sympathique des manifestants, lorsque tout à coup, un étudiant inconnu peut-être élève de notre institut, se précipita sur moi m'étreignant à m'étouffer et après cette énergique accolade s'éloigna sans mot dire, me laissant les joues encore meurtries, tout suffoquant de surprise et d'émotion au bord des larmes.

Le lendemain sur la place de la Constitution, un ministre de gauche parmi les premiers arrivés, saluait solennellement devant des milliers d'Athéniens «de grand peuple de France» sur le même plan que les grands alliés de la Grèce. Après l'arrivée de notre Légation, les photos du Général de Gaulle firent peu à peu leur apparition sur les murs et dans les vitrines et la marine française, à plusieurs reprises put constater que depuis sa dernière visite en 1938 le voeu du Pirée et d'Athènes lui était resté fidèle. Les uniformes des Forces Françaises Navales libres furent salués tout particulièrement par nos élèves de l'Institut Français — l'Amiral Auboyneau fut l'insigne témoin de ces manifestations — avec un enthousiasme aussi vibrant que spontané. Que dire alors de ces chers élèves de l'institut qui, accourus en foule vers nous, dans des conditions parfois héroïques, pendant les années sombres reprisent encore par milliers en septembre-octobre, la pente de la rue Sina de leur propre mouvement et par purs ralliements individuels, car nous n'avions alors

ni journaux ni téléphone pour faire la moindre publicité ou donner le plus petit renseignement sur la prochaine année scolaire. Et quelle tristesse cette année encore, d'avoir faute de place et de personnes à leur imposer un numérisé clausus de 2.500.

Toute la presse athénienne celle de droite, la gouvernementale, celle de gauche et d'extrême gauche celle-ci particulièrement attentive aux événements de France a salué de grand cœur le relèvement « d'anastylisme » de la France. Les lecteurs français ont dû déjà prendre connaissance en extraits tout au moins de plusieurs de ces articles si chaleureux. Un écrivain très connu présentant la Nouvelle Europe, donnait à l'esprit français à côté de l'apport anglo-saxon et russe, la place que l'on va apprécier dans le dernier numéro paru, avant l'insurrection, du journal gouvernemental le 3 Décembre: « Au milieu des peuples asservis, détruits et déchirés de l'Europe Continentale, déjà la France se redresse de toute sa taille. L'antique source des révolutions démocratiques sort de la terrible épreuve renouvelée, fortifiée dans son âme enrichie d'une profonde expérience de souffrances, d'injustices et d'humiliations. La France retrouve son esprit créateur et s'appête à reprendre son rôle de pédagogue des Nations. Avec sa haute spiritualité avec la maturité politique de son peuple avec son humanisme, avec son amour et son sens de la vie, elle va se livrer à de nouvelles synthèses politiques et sociales qui harmonisent la liberté de la personne et les nécessités de la collectivité sociale contemporaine, la lourde réalité et la vie industrielle et la tradition culturelle du monde greco-latin. Personne ne peut savoir encore ce que la nouvelle France est capable de donner à l'humanité. Mais sa réapparition dans la vie libre internationale est une grande consolation et également une grande espérance.

L'auteur de l'article — romancier et essayiste lui-même nourri de notre culture — a bien mis l'accent sur la nature essentiellement spirituelle du prestige dont jouit la France à l'étranger et en Grèce en particulier. Cette attirance a survécu à toutes les vicissitudes politiques et au long blocus spirituel qui depuis 1940 a arrêté tout envoi en Grèce de nourriture française pour l'esprit. J'en veux pour preuve récente la présence de traductions grecques de Montaigne Bannville, Rimbaud dans les deux derniers numéros de l'importante revue littéraire « Nea Hestia ». La même revue a commencé la publication d'une belle traduction avec une intéressante introduction de « Parlage de Midi » de Claudel par notre ami Papatzonis.

Par une heureuse coïncidence Claudel précisément fut à l'ordre du jour de la vie littéraire athénienne dès les premières semaines de la libération. La radio et la présence malgré l'étique format des Feuilles soulignèrent en effet l'heureux et important événement qui constitua le 7 novembre, la mise à la scène de « La Jeune Fille Violaine » en grec « Sacrifice » par la troupe Manolidou Horn Aroni sous la conduite éclairée de Jean Saran. Grâce à cette méritoire initiative pour la première fois Claudel était joué en Grèce. La foule qui envahit la salle non seulement le jour de la première où l'on pouvait peut-être supposer un inévitable appoint de snobisme xénomane, mais pendant toutes les semaines qui suivirent et non seulement à la représentation mais aux deux conférences (française et grecque) d'introduction au drame de Claudel que nous fûmes prié de donner à cette occasion, fut un vivant plé-

biscite du public athénien en faveur de notre culture et des belles œuvres fortes en général, plébiscite dont le témoin ravi S.E. M. Baelen, un critique à bien marqué la double signification de cet événement qui, écrit-il n'a pas seulement inauguré la reprise des contacts spirituels entre la France et la Grèce, mais en outre montré la route que doit suivre quiconque veut connaître dans toute sa qualité la pensée française et sa production littéraire de choix « Sens vivant de l'homme et de la terre, exaltation de la Foi, de l'Amour, du Sacrifice, passion de l'Unité et de l'Accomplissement: quoi de plus actuel que ce message de Claudel au moment où se réédifie un nouvel humanisme européen » écrivait de son côté un de mes plus sensibles étudiants. M. Demètre Corsos dans un article débordant d'audacieux enthousiasme pour « le visionnaire Paul » et son introduction spirituelle à Athènes. Hélas, le retour dans la guerre a de nouveau tout suspendu, fermé les théâtres comme les boutiques et j'ai vu traînant à terre sur la place de Colonaki, l'affiche qui annonçait le « Sacrifice » de Claudel avec une flamme ardente dans les deux mains tendues en geste d'oblation. Navrant symbole que cette flamme abattue et piétinée.

Il ne s'est pas passé de jour depuis la libération de la Grèce sans que quelque ami de notre culture ne vint nous réclamer journaux et revues récents de France, la production poétique, théâtrale, scientifique de ces dernières années. Un peintre de grand talent me disait il y a quelque temps: « Nous ne sentirons que nous sommes vraiment libérés que lorsque nous aurons entre les mains de l'imprimé français, lorsque le contact aura été rétabli entre nous et la vie intellectuelle française » et l'ami Gerbaut doit se rappeler encore l'empressement et l'avidité des écrivains et artistes qui vinrent un soir l'accabler de questions sur le sort matériel et l'attitude morale de leurs confrères français pendant les années de séparation. La réunion avait été improvisée, les billets lancés le jour même, à 8 heures du matin pour l'après midi, on était en pleine fête le gouvernement était attendu d'un moment à l'autre et pourtant notre salon fut trop étroit pour contenir tous ces fervents, accourus chacun comme à un rendez-vous d'amour. Depuis le contact n'a pas encore été rétabli entre les deux pays et la fringale de nos fidèles n'a fait que croître. Que les services compétents le sachent bien en France: on a faim terriblement faim ici, de presse et de publications françaises.

Dans ce pays antique, mais jeune, le ferment révolutionnaire français n'a pas encore épuisé toute sa vertu. Peut-être est-ce pour cette raison implicite que notre pavillon est si chaleureusement applaudi, ces jours-ci dans les quartiers laborieux lorsque nous les traversons avec la voiture de notre légation pour aller porter secours à quelque compatriote en panne. Un marâcher de Patissia nous le disait avant-hier plus explicitement: « Vous Français mieux que nous savez le prix de la liberté ». Ainsi à la lueur du plus regrettable et du plus douloureux des conflits se manifestent entre deux peuples d'antiques affinités morales, reconnaissant leur fraternité de communes traditions civiques, qu'identifie une parenté spirituelle plus actuelle que jamais.

ROGER MILLIEX

Secrétaire Général

de l'Institut Français d'Athènes

PAGES CHOISIES

par Tewfik El Hakim

DE LA CRÉATION

De longues années se sont écoulées depuis ce jour où je sentis soudain, à la suite de nombreuses lectures et de non moins nombreuses méditations solitaires, comme un vertige dû à la fermentation des idées dans mon esprit. Mon visage exprimait sans doute mon trouble intérieur, car j'entendis un médecin me conseiller de me hâter de tout quitter pour aller respirer l'air pur de la mer et de m'abandonner à l'apathie la plus complète.

A cette époque lointaine, je pensais que la méditation était tout dans la vie de l'homme de lettres et, naturellement, je croyais que mon existence se passerait à lire et à méditer comme je faisais alors. Cependant, un peu effrayé, je me demandais quel résultat tout cela allait donner.

Mais, le temps aidant, j'oubliai la lecture et la méditation. Je consacrai mes jours à quelque chose d'autre que je n'avais pas prévu. Je me mis à chercher le moule où je pourrais fixer mes idées qui erraient comme des fantômes. Et soudain la difficulté m'apparut toute entière. Je compris subitement que penser était chose relativement facile par elle-même et que le hic résidait dans le fait de mettre l'idée sur deux jambes, c'est-à-dire la rendre vivante et active. Je constatai aussi que seulement une partie infime de la vie de l'artiste se dépensait en réflexions et que le reste se perdait à la recherche de cette chair palpitante et de ce sang chaud dans lesquels les pensées vont finalement loger.

Je me dis que la Nature, notre plus grand Maître à tous, littérateurs ou artistes, pense elle aussi. Mais elle ne pense pas par «mots» ou «paroles», car elle ignore les «langues vivantes», mais s'exprime plutôt en «créatures vivantes». Sa pensée est donc un «style» que nous pouvons lire dans toutes ses oeuvres car sa manière est unique dans la construction des mondes, depuis celui des microbes jusqu'à celui des astres.

Il en est de même dans le domaine de l'Art. Un artiste créateur ne mérite ce nom que si sa pensée, pareille à celle de la Nature, possède ce pouvoir magique ou ce don céleste qui lui permet de faire que ses idées naissent vêtues de corps vivants.

Cela s'applique aussi à ceux dont le métier consiste à éveiller des peuples ou bâtir des civilisations. Ces génies ne s'expriment pas par «mots», pas plus que leurs pensées et leurs méditations ne s'écrivent ou se racontent, mais leurs oeuvres se voient toujours debout et en marche, scus la forme de nations renaissantes ou de révolutions éclatantes.

Tel est le sens du mot «création», et telles sont les idées dans le langage de tout esprit créateur.

LES FOURMIS

Dans mon enfance, je passais bien des heures à regarder marcher sur les murs des bataillons de fourmis. Parfois, je m'approchais de ces insectes et criais tortement pour les effrayer. Mais ils semblaient ne rien entendre et, sans se départir de leur assurance, continuaient d'aller en bon ordre. Le «négoce» qu'ils transportaient était souvent l'aile d'une grosse blatte, et la caravane se dirigeait toujours lentement mais sûrement vers la capitale du Royaume, qui se trouvait généralement dans un trou au bas d'un mur.

Dès que les bataillons s'approchaient de la ville, de nouvelles troupes en sortaient pour les recevoir et les aider. Tout ce monde affairé était dans une joyeuse effervescence dont l'écho ne parvenait pas à mes oreilles grossières. De même les éclats de ma voix n'intimidaient pas l'ouïe délicate de ces pacifiques créatures.

Un jour cependant l'idée me vint de susciter un événement dans l'Histoire de cette petite «humanité». Je pris un verre d'eau, en versai le contenu sur ces unités victorieuses et me mis à regarder le désastre en souriant. En un clin d'oeil, les rangs furent dispersés et le désarroi fut semé dans l'armée. Mais, bien vite, celle-ci se ressaisit et les troupes s'unirent de nouveau pour porter avec beaucoup de précaution et d'obstination leur butin.

Alors, mon coeur ayant tressailli, j'éloignai de moi le verre d'eau et me dis : sans doute ce Royaume prend-il en ce moment mon jeu au sérieux. Sans doute croit-il que ce qui vient d'arriver est une des manifestations cruelles de la nature, ces quelques gouttes d'eau étant, à ses yeux, un déluge effroyable ou une malédiction du ciel. Et, ayant médité un instant sur les problèmes de la plus grande «Humanité», je fis ces réflexions : Qui sait si notre sort est meilleur que celui de ces fourmis ? Qui sait si ce que nous appelons changements atmosphériques naturels, ouragans, pluies torrentielles, coups du destin ou fatalité, ne sont rien autre que jeux de créatures aux dimensions et aux caractéristiques impossibles à imaginer par nous ? Qui sait si, de par ce monde, il n'y a pas des voix et des sons que nos petites oreilles sont incapables de percevoir ? Pourquoi ne serions-nous pas, nous aussi, des fourmis supérieures à celles que mes yeux voient et inférieures à d'autres, d'une substance que nous ignorons ?

Car Dieu est certainement plus grand que nous ne supposons et nos sens sont, contrairement à ce que nous imaginons, incapables de comprendre tout ce qui se passe dans notre Univers.

TEWFIK EL HAKIM

(Trad. de l'arabe par A. Khédry)

DE L'AMÉNAGEMENT DE LA VILLE ET DE SES FAUBOURGS

J'ai lu dans une note du «Journal d'Egypte» du 1er janvier 1946 que la Municipalité aurait décidé d'établir des plans d'urbanisme pour la banlieue d'Alexandrie. C'est une bonne nouvelle pour le jour de l'an. Je ne doute pas qu'ils seront bien conçus. Permettez moi néanmoins d'attirer l'attention des services intéressés sur certains points relatifs à leur élaboration, qui auraient pu échapper à leur examen.

En observant la Ville et ses alentours, on regrette d'y constater plus d'un défaut et on se demande pourquoi les autorités responsables n'ont jamais songé à donner à notre Cité une apparence plus conforme à son aspect et à ses besoins.

Je ne parle pas des temps anciens où ce souci était superflu en raison de ce que les constructions ne dépassaient pas les deux étages, qu'elles étaient isolées les unes des autres et qu'elles ne formaient pas comme maintenant d'immenses blocs où vivaient à l'étroit de nombreuses familles.

Alors le soleil et l'air pénétraient de partout et on y jouissait d'une santé vantée par tous les voyageurs de passage à Alexandrie.

Pour maintenir cette réputation, il aurait fallu au fur et à mesure que la Ville s'étendait prendre des dispositions autres que celles qui y ont été appliquées au petit bonheur et qui ont gâché la beauté et amoindri le bien être qu'offrait cette Ville.

J'ai déjà relaté ailleurs jusqu'à quel point les vents du Nord Ouest qui soufflent sur Alexandrie pendant neuf mois de l'année et le soleil qui y resplendit sont un bienfait pour elle; ils agissent à eux seuls comme de vrais agents naturels dispensateurs de sa santé. Il semble qu'on n'en ait guère tenu compte et qu'on se soit fait au contraire un plaisir de les contrecarrer.

Ainsi au lieu d'ouvrir de nombreuses et larges voies dans le sens de la direction des vents du Nord Ouest à l'extrémité du Sud Est, on les a établies parallèlement au rivage de la mer de façon à masquer par les immeubles qui y ont été édifiés cette bienfaisante aération.

Le vaste espace de terrains gagné sur la mer ainsi que les quais, qui devaient constituer les poumons de la Ville, ont perdu leur efficacité du fait qu'on y a élevé des bâtisses dépassant de beaucoup la hauteur réglementaire, séparées par d'inextricables ruelles où se perd toute ventilation.

Il aurait fallu procéder tout autrement qu'on ne l'a fait pour avoir une Ville bien aérée et plus prospère, n'augmente que graduellement la hauteur des constructions au fur et à mesure de leur éloignement de la mer, de façon à laisser d'un côté le libre passage aux vents et de l'autre à arrêter ceux du désert, créer des places multiples dans les divers carrefours de la Ville et non pas les rassembler uniquement dans un même endroit comme la place Mohamed Aly, le jardin français et la place Ibrahim, et dire qu'on projette d'y établir encore une quatrième à l'extrémité ouest de la première, qui contiendrait la Municipalité et la Bourse à la fois.

On a nivelé les hauteurs dominant la mer aux abords de Ramleh pour en extraire les terres devant servir aux remblais des quais. C'est dommage, la Ville y a perdu son cachet, en devenant unie comme un tapis de billard, au lieu de présenter une tournure accidentée qui lui aurait convenu davantage.

La Rue Fouad bordée au Sud par des collines, qui ont été en partie rasées, aurait dû au contraire en tirer profit pour former un amphithéâtre avec de larges marches superposées surmontées d'habitations ayant toutes vue sur l'avenue. La ruelle de l'ancienne Bourse, le passage Del Mar, la rue de l'Archevêché devraient être élargies. Enfin la rue Chérif elle-même, modifiée en remplaçant la façade des rez de chaussées par des arcades ouvertes de quatre mètres de large pour le passage des piétons, ce qui permettrait, en supprimant les trottoirs, d'agrandir d'autant la chaussée des deux côtés.

Je rappellerai pour mémoire ce que je pensais du

grandiose projet de la voie d'accès du Port Est au centre de la Ville et comment je le concevais.

Je ne m'étendrais pas davantage sur ces sujets, qui ont déjà fait l'objet de quelques uns de mes articles; grâce à ces indications supplémentaires, je pense que l'ingéniosité de nos architectes suppléera à mes faibles connaissances.

En parcourant l'étude si intéressante qu'avait présentée Me Mac Lean, ingénieur en Chef de la Municipalité, dans son Town plan de la Ville d'Alexandrie, je lui avais fait remarquer qu'il avait omis d'y traiter le problème prédominant de l'orientation des rues, il me répondit que s'il ne l'avait pas fait, c'est parce qu'il n'en voyait plus la possibilité et que nous n'en avions pas les moyens mais qu'il se réservait de l'établir pour ceux des faubourgs encore libres de tout obstacle.

Notre banlieue a été vraiment gâchée, notamment le Camp de César, l'Ibrahimieh et le Sporting et cela est d'autant plus impardonnable que le terrain n'y avait guère de valeur à l'époque, son estimation ne dépassant pas les 2 à 4 P.T. le pic carré.

C'est bien regrettable, car Ramleh est un des sites les plus admirables du monde. Les anciens l'appréciaient déjà à sa valeur, en faisant d'Eleusis le séjour de l'élite de la Société alexandrine. De nos jours, l'archiduc Salvator, qui y possédait une belle villa, derrière la station Gianclis, en avait fait l'éloge dans un ouvrage qu'il avait publié et où il exprimait l'enthousiasme qu'il ressentait pour ce merveilleux faubourg. Alors qu'Alexandrie est humide, le climat de cette banlieue est sec à cause du sable qui en absorbe les vapeurs. Il aurait fallu s'arranger pour le conserver autant que possible, car là où il a été enlevé, l'humidité a repris ses droits et la température s'en est ressentie.

D'autre part il conviendrait d'améliorer nos moyens de communication avec ce faubourg, si faiblement desservi malgré son intense développement. Je m'en étais entretenu avec le Directeur des services techniques. La corniche n'était pas encore construite et la route d'Aboukir à peine commencée. Ramleh n'était reliée à la Ville que par une voie centrale seulement, qui était le tramways, les côtés Nord et Sud en étaient dépourvus, ce qui occasionnait bien des désagréments aux habitants de ces localités. Je lui avais suggéré pour y remédier d'installer également une ligne de tramways au Nord, sur la route de la corniche projetée et d'adjoindre au réseau principal la ligne du chemin de fer d'Aboukir en la transformant en tramways électrique. Il fit sien le projet et le nota dans son Town Plan. La Société des tramways s'en empara et remit une proposition à ce sujet à la Municipalité, qui ne crut pas devoir y donner suite. Il en aurait été sûrement autrement si la Société avait complété son offre par l'idée que j'avais émise de faire construire la route de la corniche par elle et à ses frais, en l'élargissant davantage. Celle-ci en effet nous a coûté assez cher et nous a valu assez d'histoires, alors que la Société avait tout intérêt à en assumer la dépense à cause des avantages énormes qu'elle aurait retirés de ce projet par la conclusion d'un nouveau contrat englobant celui des tramways de la Ville.

Je pense que cette idée pourrait être encore réalisée aujourd'hui avec n'importe quelle entreprise mais bien entendu à d'autres conditions puisque la route de la corniche a été déjà construite.

Heureusement qu'il nous reste des localités non encore endommagées à la limite de Ramleh, à Montaza, à Mandara, à Aboukir, à l'Est et du côté Ouest au Mex. à Amrieh, à Dékheila, à Agami, où nos services avertis pourraient exercer leur compétence et leur activité.

A l'occasion de l'élaboration de nouveaux plans pour les banlieues, je ne voudrais pas qu'on puisse penser qu'en esquissant un tableau de ce qu'aurait dû être la Ville d'Alexandrie, j'ai jamais eu la présomption de me substituer au savoir de nos architectes, en les gratifiant de suggestions, dont quelques unes ne sont plus qu'imaginaires, nous trouvant devant le fait accompli, j'ai tenu simplement à les leur signaler pour le cas où certaines d'entre elles auraient encore la chance d'avoir tant soit peu de valeur pour être adoptées.

A. WILLNER BEY

SAISON A SOFAR

La Saison au Grand Hôtel de Sofar, au Liban, commença par l'éclaboussement d'un feu d'artifice et s'anémia comme une fusée moribonde.

Yvette Pharaon avait déployé sa coiffure en hauteur laissant ses cheveux noirs tomber sur ses épaules, tout en se balançant sur des talons immenses. Nicolas Bustros arquait ses sourcils et me montra deux bagues qu'il avait achetées sur la Côte d'Azur avant guerre.

«J'aime la combinaison du bleu clair avec le bleu foncé», sourit-il, puis s'en alla à la recherche de sa femme dans la salle de jeu.

Desmond Cochrane, héritier d'un nouveau titre et d'un majorat, qui vécut au Caire dans la dahabieh de Naila Sultan, dinait en tête-à-tête avec Yvonne Sursock myope et attirante. Sa mère, Donna Maria, portait un manteau d'hermine et souriait aux amis qui passaient.

L'éclat du dancing en plein air du Grand Hôtel s'avivait de celui des bijoux portés par les estiveurs. Nora Sonsky aux cheveux de lin, portait une broche et des boucles d'oreille en brillants en forme de chaudière d'Ecosse. Isabellita Afifi, effervescente comme du champagne rosé, affirmait qu'elle se sentait mal si, en entrant dans une chambre, elle voyait un cadre de travers. Lolotte Wissa dansait avec son mari Choukri et demandait au pianiste palestinien de lui jouer des slow-foxs. On disait que l'orchestre partirait bientôt, au début d'Octobre, étant donné qu'une nouvelle loi locale interdisait l'emploi de musiciens étrangers pour encourager les talents du pays.

Asma Bassili s'élançait entre son frère Nicolas Trad Junior et Gigi Takla, émigrant du dancing au bar pour taquiner Abdallah Néguib et trinquer avec Malek Borsa qui, le soir, rejetait ses lunettes noires, découvrant des yeux expressifs. Jacques Matossian dissertait dans un coin sur des cigarettes et des bracelets byzantins avec quelqu'un qui se retourna pour saluer René Toriel et sa fiancée — maintenant sa femme — Renée Najjar, aux cheveux sévèrement tirés et roulés sur la nuque.

«A quand le mariage?» demandai-je. «Vers le huit octobre» dit René. «Ce sera très intime. J'ai même écrit à ma mère qu'elle ne se dérange point jusqu'ici».

«Il n'y a que des Sednaoui et des Trad ici», s'exclama quelqu'un.

Naila Sultan descendit lentement dans une robe collante, mauve, parsemée de brillants et de rubis. L'édifice de sa chevelure lançait des flammes.

«Je ne vous ai pas trop fait atten-

dre», sourit-elle d'une façon désarmante, «une heure de retard». Mes cheveux ne tenaient pas. Je suis tellement fatiguée que je ne puis presque plus ouvrir les yeux. Ce que j'ai pu engraisser. Est-ce que ça se voit? Mais non, vraiment? Comme vous êtes méchant».

Elias Menassa à la sempiternelle boutonnière, allait et venait, accostant tout le monde, taquinant les danseurs.

«Qu'on soit sage ou pas, les gens parleront», dit-il. «Pourquoi donc se contraindre à la sagesse?»

Amin Osman Pacha que j'avais rencontré le matin à l'Hôtel Saint-Georges à Beyrouth, sourit comme il souriait lorsqu'au Victoria College il essayait de perfectionner mes connaissances en langue arabe et m'informait de la qualité de littérature à laquelle je devais m'intéresser.

«Ne dites rien sur ma présence au Liban», dit-il. «Je viens d'arriver et ne tiens pas à être invité. Je n'ai pas eu le temps de me reposer l'an dernier. Je suis à la recherche de mes nièces pour aller les rejoindre. Elles doivent se trouver à Dour-El-Chouer. Vous êtes à Sofar, dites-vous? Si vous voyez Farghali Pacha, dites-lui qu'il se peut que sa femme ne voyage pas, son père étant assez fatigué». Mais, apparemment, tout alla bien, car elle arriva quelques jours plus tard.

Souri Sednaoui me présenta à son frère Georges Saad qui fit semblant de défier mes attentions pour la dame qui m'accompagnait. Wahba Pacha était attablé avec ses deux filles aux yeux de gazelle. Maxime Coury qui fit les plaisanteries classiques sur le «Seize» dansait avec la blonde May, épouse d'Ibrahim Sursock. Linda Sursock réincarnait la reine Elizabeth d'Angleterre avec son profil frappant et sa robe à l'ampleur royale.

Simone Esseli Habis en blanc, me montra un collier qu'elle portait.

«Turc?», demandai-je.

«Je l'ai eu pour rien».

Elle en chuchota le prix à mon oreille.

Marcelle Adès et Jaqueline Aghion qui, en arrivant, jurèrent de rentrer le jour même en Egypte, s'y étaient déjà acclimatées et, un moment montrèrent leur nez à travers la porte de la salle, avant de retourner à leurs cartes.

«Sont-ils de vrais requins au jeu?» demandai-je à Jaqueline.

«Ils n'ont certainement pas peur de se casser le cou. Ça vaut la peine de suivre leurs nommes au bridge. Aucune idée des règles et règlements. Je suggérerais une distribution gratuite du manuel de Culbertson».

Boris Catzefflis, qui se trouvait là, acquiesça.

Le matin, Sayed El Lozy se rendait au jardin avec Joseph Sednaoui Pacha. Une brune A.T.S. rencontrait le jeune swingeur Rosetto aux portes tournantes. Georges Bey Sednaoui appelait son chauffeur. Près de l'entrée, embrasades d'enfants et secouements de mains annonçaient le départ des Hassan Abdallah. Egizio Borsa enfilait son tricot bleu marine avant d'aller faire sa marche quotidienne le long de la corniche, en passant par la maisonnette au bassin rond appartenant à Robert Sabbagh.

Le jardin donnant sur la rue bourdonnait de conversations sur la cherté de la vie, la gloutonnerie et les pertes au jeu, interrompues par des cireurs de bottes, des mendiants précoces et les chauffeurs de taxis qui annonçaient leurs lieux de destination en roulant au ralenti devant le jardin.

«Bhamdoun. Aley. Beyrouth».

Le brillant auteur d'«Atmosphère», Marguerite Bolanaci, quitta son mari pour se caser dans le vestibule sombre où ceux qui descendaient les marches étaient dévêtus par des yeux critiques. Elle se tourna vers Gregory Macca d'Athènes, et nous dit:

«J'aime m'asseoir et observer. Je suis sûre qu'il y a beaucoup de choses que les gens ne remarquent pas. La vie peut être si pleine pour ceux qui savent voir».

Et je me demandais combien on gagnait et combien on perdait par l'observation passive.

L'eau oxygénée fut rare cette année. Les cheveux naturels sont redevenus à la mode, finement rehaussés par les doigts subtils de Rodolphe et de Boy, les coiffeurs de l'hôtel. Ces artistes roulaient de fines boucles et salaient ces monuments capillaires des derniers potins et médisaient entre un pouce qui retenait une mèche et deux doigts qui onduaient telle autre. A part les petits délits, le scandale de la saison tournait autour de ma tête parce que suivant les conseils d'un spécialiste de Jérusalem, je demandai au coiffeur, après un shampoing, de me casquer du sèche-choir. Le mot passa à l'hôtel de bouche en bouche comme une dépêche. Puis cela fut oublié pour céder à la querelle d'un jeune homme de la société avec un communiste indigène. Après maintes injures échangées, paix fut faite et les deux furent forcés de s'asseoir à la même table et noyer leurs dissensions dans du vin du cru.

«Quel banquet royal», s'exclama le jeune homme pour être plaisant.

«Communal, communal», reprit le communiste.

Cela aussi fut oublié et balancé par les ennuis causés par l'orchestre qui filait à l'anglaise après une heure du matin. Les danseurs échangeaient des

remarques caustiques et cachèrent le plateau qui servait à la quête volontaire au profit des musiciens. On fit mine d'ignorer l'orchestre et on refusa d'applaudir.

Omar Chirine, frère de la Princesse Fatma Toussoun, Ismail Naguib et ses amis vinrent à Sofar pour quelques jours, mais la cuisine — dirent-ils — dont ils devaient s'accommoder pour chambre à coucher les dégoutèrent au point qu'ils quittèrent le lendemain pour des prés plus fleuris. Aida Sed-naoui parla musique.

«Mon fils joue du piano. Gina Bachauer qui s'intéresse personnellement à ses progrès, vint un jour chez nous. Comme en ce moment nous n'avions qu'un piano en location, il n'eût pas l'air d'apprécier l'instrument. Sur ce nous avons été nous plaindre à votre père Jules Papasian qui nous déclara que nous aurions dû faire venir un piano de concert le jour où nous recevions une artiste aussi talentueuse que Madame Bachauer. Et nous avons trouvé qu'il avait parfaitement raison», sourit-elle.

Rosés par l'altitude, une myriade d'enfants se poursuivaient, transformant le jardin en pouponnière avec leurs cris joyeux et aussi leurs pleurs.

Des hommes se délassaient au jeu d'échecs et, en bons Libanais, échangeaient des réparties succulentes. Adel, le garçon du bar, libre les matins, s'entretenait avec son frère. Le garçon arménien s'approcha de moi pour tailler une bavette et savoir si j'avais besoin de Lucky Strike à quatre livres et demie libanaises le carton.

Aziz Fadel conversait avec Madame Setton qui déployait sa chevelure rousse comme un flamboyant au printemps et disait avoir appris que les parfums français étaient abordables cette année à Beyrouth. On y trouvait des Lelong, des Caron, des Guerlain, des Weil, des Patou et des Chanel. Bien entendu, les grands magasins le long de Bab Idriss n'hésitaient pas à arborer des prix fantastiques. Mais il y avait des petites boutiques dans les rues avoisinantes. On y trouvait aussi des produits de beauté américains. Il y eut un chœur de résolutions féminines: elles se promirent de ravager la ville et dévaster les magasins. Nous verrons donc cet hiver des visages de femmes rénovés et les poches sous les yeux se feront presque invisibles à la lumière tamisée.

Abdallah Barrazi, Emir de Jessir, dans une abaya en poil de chameau, raconta ses aventures durant l'épopée d'Alexandrette. Il nous fallait toute la diplomatie du monde pour ne pas accepter l'abaya en poil de chameau qu'on avait fait mine d'admirer. Il me prit l'argent nécessaire à l'acquisition de cent mètres de soie d'Alep en ruinant:

«Avec les Anglais j'ai eu l'occasion de boire. Tout en buvant ils essayaient de parler politique. Mais je refusai.

Vous êtes plus habitué que moi à la boisson. Ce soir buvons. A demain la politique».

Jean Rizk et sa femme Française racontèrent leurs expériences durant les bombardements de Beyrouth pendant la guerre. Trois de leurs propriétés avaient été touchées.

«Ce qui me fit le plus de peine c'était la perte d'une broche que j'avais longtemps hésité à acheter à un antiquaire d'Islamboul», dit Madame Rizk en plissant un sourcil. «Elle a été ou bombardée ou volée. Nous avons eu la chance d'être allés ce soir là à la montagne chez ma belle-mère. Lorsqu'on nous avisa de la catastrophe nous rentrâmes aussi vite que possible, mais dans les ruines, il ne restait plus un meuble ni une seule pièce d'argenterie».

Yvette Sursock m'entretint de ses activités comme nurse volontaire et déplora la mentalité provinciale qui l'incite à partir, voyager, aller en Europe, loin des potins du pays.

«On est tout aussi potinier en Egypte», lui dis-je.

«Les femmes, à peine réveillées, s'accrochent à leur téléphone», continuait-elle, «elles décrivent pendant des heures le macabre de leur soirée, le venin du buffet, combien horripilantes étaient les robes portées par leurs meilleures amies. Après quoi elles se lèvent, se baignent, s'arrangent, poudrent leur nez et leur menton, écrasent leur rouge à lèvres, retouchent leurs cheveux, dessinent leurs sourcils et vont déjeuner chez les gens qu'elles avaient dénigrés».

De Baida, — des disques Baidaphone — quitta Hosny Bey Neguib qui attendait à Sofar l'arrivée d'hommes d'affaires de Bagdad pour signer un contrat. Baida, comme tout le monde, vantait la beauté de l'artiste de cinéma druze, Asmahan, et déplorait sa mort prématurée dans un accident d'auto.

«Asmahan était si généreuse», dit-il. «Elle était aimée de tous. Mais maintenant qu'elle est morte, elle n'a même pas une pierre sur sa tombe».

Nous le savions, ainsi sont la vie et la mort. Je me souvenais de cette strophe apprise dans ma jeunesse:

«When he was alive, he had no bread;

«They gave him a statue when he was dead.

Isabelle Bustros, canne à la main, se dirigeait vers la salle de jeu avec la même allure d'autrefois qui inspira à Pierre Benoît «La Châtelaine du Liban». Le Prince Abdel Moneim et sa femme vinrent s'asseoir au dancing, sous l'Arbre-de-Noël énorme, planté au centre, en plein air. A la table voisine, la boisson avait produit des effets hilariants sur les convives où se mêlait le rire de Vera Najar. Le Prince avait l'air de s'amuser, mais la Princesse ne riait pas; ils partirent après un petit moment.

Nicolas Trad, rentré d'Alexandrie, nous donna des nouvelles de tous ceux qu'on avait fuis et dont on était quand même avide. Puis, fatigué, il se fit conduire au St-James d'Aley pour trouver une plus fraîche distraction, en la personne de Carmen Pady, cette fusée blonde, chantante, dansante et attrayante. Plus tard, probablement, comme tout le monde le faisait aux petites heures du matin, il fila vers Chtaura pour prendre son petit déjeuner composé de figues minuscules, douces comme du miel, de la labna, du pain fin comme un mouchoir, du beurre, de la confiture, des oeufs et des olives vertes.

Mais l'Hôtel a déjà pris une mine hivernale, triste. A la Réception, l'employé ne vous regarde plus avec des yeux où la dérision paraissait quand vous aviez le courage de lui demander une chambre qui n'était pas réservée deux mois à l'avance. L'Arbre-de-Noël au milieu de la piste sera bientôt recouvert de neige, peut-être heureux d'être seul, de retrouver sa paix, d'oublier les futilités des mortels, — jusqu'à l'été prochain.

JOHN PAPASIAN

*Si
notre
effort
vous
intéresse
Aidez-nous
en vous
abonnant*

Abonnements

Annuels

P.T. 200

Etranger

P.T. 300.-

CHRONIQUE DES LIVRES

L. ARAGON:— *Servitude et Grandeur des Français*. (La Bibliothèque française. Paris. 1945).

Parallèlement à ses poèmes, Aragon a composé en prose une œuvre de belle qualité. Il vient de réunir sept de ses contes sous le titre de: «*Servitude et Grandeur des Français*». Tous sont inspirés du mouvement de la Résistance.

Il faut reconnaître qu'aux multiples dons qui lui ont été départis, Aragon peut joindre ceux d'un conteur-né. Il en a la verve, la nervosité, l'humour, la passion lucide qui entraîne, le train d'enfer de son langage parlé, le choc imprévu des mots qui s'opposent, le comique courtelinesque de certains dialogues, le coup de griffe donné au passage et le trait saisissant qui vaut à lui seul une analyse psychologique:

Ecoutez cette jeune allemande, la Lotte, secrétaire d'un commandant nazi. Elle s'ennuie, nostalgique blonde, dans sa petite ville de France; elle voudrait de la musique, quelque chose qui rompit sa vie monotone, et, soudain, elle pense à Bubi, son fiancé, qui combat en Russie: «*Pauvre Bubi!... Je le vois assez bien avec une jambe en moins. Ça lui donnerait un petit genre, à Bubi, de n'avoir plus qu'une jambe. Il est trop symétrique. Je m'ennuie avec cette beauté régulière*». On dira ce que l'on voudra, le coup cingle, asséné à froid, ainsi, brusquement. Du parti-pris? Allons donc! C'est un trait frappant de vérité. D'autres qu'Aragon en ont usé, et Vercors le premier dans le «*Silence de la Mer*». Rappelons-nous le coup du papillon: L'officier allemand Werner von Ebrencac est assis en pleine forêt sur la mousse; il est heureux, et sa fiancée non moins que lui, installée à ses côtés. Tout à coup un papillon la pique; alors attrapant celui qui passe à ce moment devant ses yeux: «*Oh! regardez, dit-elle, je vais le punir: je lui — arrache — les pattes — l'une — après — l'autre...*» et elle le faisait... »

Il est évident que ces récits ne sont aucunement les comprimés d'analyse psychologique traitée par le menu, auxquels nous sommes accoutumés. On n'assiste pas à des débats de conscience, à des mouvements d'hésitation, à des sondages jusqu'au tréfonds de l'âme. Mais ce qui convient au roman s'adapte mal au conte qui exige du mouvement, de l'action et le moins de digressions possible. On n'en relèvera qu'une exception dans ce recueil, mais elle n'est pas à regretter. Lotte et son commandant, saisis par les «gars du maquis» écoutent avant leur mort des bruits hallucinants: éclatements de trains qui sautent, vrombissements d'avions de parachutage, lamentos sourds des prisons, bruits d'os broyés, grésillement noir des chairs, tout un avant-goût, macabre et sonorisé, dirait-on, comme au cinéma, de la justice immanente, élément surnaturel qui donne à la nouvelle une formidable grandeur.

Ces contes ont pour objet d'exalter l'intrépidité des Résistants de la lutte clandestine; mais il y passe en filigrane quelques enseignements majeurs. D'une part Aragon s'attaque à l'attitude prétendue raisonnable de ceux qui préchaient la soumission. On connaît la rangaine: «*Nous sommes vaincus, donc...*» Mais, M. Picot (Cf. «*Le Collaborateur*») qui est de ce clan, voit sa logique mise à rude épreuve; ce sont les Allemands qui s'en chargent. Quant à Emile (Cf. «*les Rencontres*»), métallo fêru de courses cyclistes, voici la réplique qu'il envoie à l'un de ses amis qui lui conseillait la sagesse: «*Monsieur Julep, on n'est pas des Boches... Raisonnable? S'agit pas d'être raisonnable. Faut chasser les Boches*». La logique, en effet, n'avait rien de commun avec le sens du devoir patriotique, tout au moins certaine logique qui laissait tomber en route quelques principes gênants. C'était la logique de l'abdication, mais non celle de la fierté. Or, la fierté, comme le cœur, peut avoir ses raisons que la raison ne connaît pas.

Une autre idée chère à Aragon, celle-là qu'il a exprimée dans «*la Rose et le Réséda*», domine d'autres

contes. On la reconnaîtra dans «*Pénitent 43*», «*Les Jeunes Gens*», et, incidemment, dans «*le Droit Romain n'est plus*».

C'est l'alliance du prêtre et du libre-penseur, du bourgeois et de l'ouvrier dans la lutte commune, bref l'alliance de celui qui croyait au ciel et de celui qui n'y croyait pas. La seule différence qui existât alors était celle qui séparait les courageux des lâches. Aragon aura eu le mérite d'avoir été l'un des rares écrivains à exalter cette fraternité humaine et française dans le malheur et l'on n'a aucun droit à considérer comme pure attitude ce qui constitue le fond même d'une obsédante pensée.

L'éloge le meilleur que l'on puisse décerner à ce recueil de nouvelles, c'est que toutes semblent prises sur le vif, et, l'on peut se demander parfois si l'auteur n'a pas suivi pas à pas la réalité. L'art recrée, ce livre en est un exemple.

F. TALVA

LOUIS JOUVET:— *Prestiges et Perspectives du Théâtre Français* (Gallimard. Paris. 1945).

S'embarquant à Lisbonne avec sa troupe en mai 1941, rentrant en France par Marseille en février 1945, Louis Jovet a parcouru toute l'Amérique du Sud, le Mexique et une partie des Antilles avec ses 47 décors pour y donner 376 représentations dramatiques. Dans son théâtre de l'Athénée retrouvé, il a fait le récit de son pittoresque voyage, en l'enrichissant des réflexions qui lui sont venues pendant qu'il observait l'effet de ses productions sur les foules étrangères. C'est le texte de cette causerie que reproduit l'opuscule qui vient de paraître.

Fuyant la France à une heure où toute liberté était déjà fort amputée, où certains écrivains étaient déjà rejetés dans la pénombre, L. Jovet s'en est allé faire du théâtre pour l'amour de l'art, sans compromissions ni entraves. Et, dans les quinze pays qu'il a visités, il a appris, dit-il, «*la spiritualité du théâtre*». Non seulement la confiance et l'espoir lui ont été rendus par l'accueil enthousiaste de nations demeurées fidèles au pays de la Révolution et de la liberté, mais encore lui est apparu en toute clarté l'un des effets essentiels de son métier: c'est que le but du théâtre est, non pas de faire comprendre, mais de faire sentir, et que le théâtre peut donc agir sur un public de la même manière que la peinture et la musique. Si l'acteur sait dire le vers ou la phrase comme s'il les trouvait lui-même, comme s'il les créait à l'instant même où il les dit, s'il sait respirer un texte, il ne peut manquer d'atteindre et d'émouvoir son «*audience*». Il en a fait l'expérience maintes fois, déclare-t-il, soit naguère, en regardant Giraudoux suivre ses répétitions, soit tout récemment, en observant les réactions spontanées de publics étrangers souvent mal familiarisés avec notre langue. Cette séduisante thèse, Jovet la développe au cours de plusieurs pages de son opuscule. On y sent l'artiste, l'homme de goût et de métier, attentif à tout ce qui peut grandir l'art auquel il s'est voué de toute son âme, s'oubliant derrière tout ce qui doit assurer le triomphe de son théâtre. On peut croire cependant que s'adressant à un public «latin» ainsi qu'il l'admet lui-même, le succès de son expérience soit dû, pour une part plus large que celle qu'il consent à reconnaître, à des affinités de langue, d'esprit et de sentiment. Encore que, ce qui peut sembler vrai du théâtre qu'il joue, ne le serait pas, peut-être, de certain théâtre cérébral fort à la mode aujourd'hui.

La partie pittoresque de son récit est d'une sobriété qui frappe. On dirait des notes de journal, brèves, mesurées où rien ne se perd de l'essentiel. Cela vous atteint directement et vite. On ne peut s'empêcher de penser que les égards et l'empressement qu'on lui a témoignés auraient pu tourner la tête de tout autre que lui, et des nombreux français qui se plaisent à s'entendre murmurer qu'on les aime, mais qui ignorent que pareil

amour s'entretient. Ce que les étrangers aiment en nous, n'est souvent plus guère qu'une illusion, en effet. Nous sommes d'heureux mais parfois maladroits intermédiaires entre notre passé et le présent. Nous bénéficions d'un héritage dont nous continuons à vivre complaisamment mais auquel nous n'ajoutons rien. Il a fallu — et c'est le moment de le dire, de le redire — la tragique et sublime levée des Résistants de France et des héros de Bir Hakim, pour nous rappeler au sens de notre devoir, de nos meilleures traditions, et mériter de nouveau estime de l'étranger.

Aussi, grâce à ces braves, nous voici maintenant remis en état de grâce. Sans avoir à trop baisser les yeux, nous pouvons recevoir les naïfs mais si touchants témoignages d'amitié que Jouvét rapporte de sa lointaine expédition: ce médecin du Chili qui soigne l'un de ses camarades et refuse toute rémunération parce que, dit-il, «nous devons trop à la France»; ce péruvien qui, en signe de deuil, a trempé dans l'encre noire son ruban violet d'officier d'académie; ces syriens et libanais de Colombie qui prennent à leur charge une partie des frais de la troupe; le gouvernement du Vénézuéla qui acquitte les dépenses du transport, verse une large subvention et met gratuitement à la disposition des acteurs le théâtre municipal; sans oublier ce journal de Caracas qui se modèle sur «*le Canard Enchaîné*» et s'appelle «*la Tortue Bleue*»; sans oublier ce vieux français de La GUAYRA qui remet à Jouvét, à l'heure du départ, un petit paquet «*que j'ouvrirai plus tard: c'est sa montre de première communion*».

On devine que tant d'amitié, à un moment où nous étions durement asservis, ait pu rendre confiance aux courageux ambassadeurs de notre pensée et de notre art. On comprend qu'ils n'aient pas ménagé leurs efforts pour en rester dignes, et l'on sait gré à Jouvét également d'avoir évoqué ces rencontres et conté sa belle aventure sans grandiloquence ni vanité. F. TALVA

MAX JACOB :- *Lettres à Edmond Jabès.* (Editions du Scarabée. Alexandrie. 1945.)

Sur les conseils de M. Etiemble, Edmond Jabès a consenti à réunir en volume les lettres que le poète Max Jacob, dont il était devenu l'ami, lui a envoyées entre 1933 et 1939.

Ces lettres sont émouvantes non seulement par la prémonition que l'auteur du «*Cornet à Dés*» semble avoir reçue de son tragique destin — («*Je suis hors du monde, je ne puis subir que le martyre*») — mais aussi parce que la majorité d'entre elles concerne la période de sa vie la plus ardente et la plus recueillie. Sans doute s'était-il converti dès 1915. Mais, continuant par habitude à mêler fantaisie et gravité, il semble qu'il n'ait pris vraiment conscience des exigences de son nouvel état qu'au moment de sa retraite définitive à Saint-Benoît-sur-Loire en 1936.

De 1933 à 1936, ses lettres sont encore celles du Max Jacob qui a pratiqué la bohème, fréquenté Montmartre et Montparnasse. Le calembour fleurit sous sa plume et le goût de la mystification avec laquelle il aime déconcerter ses compagnons, ne l'a pas encore quitté. Pourtant déjà, et bien que cédant à sa nature une fois de plus calembourdière, amusement d'enfant facile et archi-usé, il a fait ses adieux à ses premières illusions: «*Montparnasse pays du Kant, du quande iraton, de la Morgue, de la morve, de la mort au rat...*», écrit-il. Certains regretteront peut-être cet aspect léger de l'homme et de l'oeuvre. C'est qu'en effet, il était l'un des charmes de Max Jacob.

Mais, à partir de 1936, à partir de sa semi-réclusion volontaire à Saint-Benoît, il devient autrement émouvant. Pour nous, ce n'est pas sa foi en elle-même qui compte, mais la sincérité de sa conviction. Il l'exprime en des phrases qui vont au fond de l'âme et traduisent un goût ardent de repliement et d'humilité. On est tenté de dire: quel contraste! quelle rupture! Et cependant, si l'on y regarde d'un peu près, on remarque à certains traits, que sa nature reste imprégnée de cette même simplicité naïve, presque puérile, que nous lui avons connue autrefois. Reportons-nous à certaine lettre (p. 58) où il essaie de catéchiser, de prêcher sa foi, et disons-nous bien qu'un raisonnement aussi — comment dire? — simpliste, n'a rien pour nous surprendre quand

on sait qu'il est de Max Jacob. On imaginerait assez bien notre poète expliquant l'existence de Dieu et celle du Démon à de petits enfants! Et sans doute cela lui suffisait-il à lui-même, comme à toute âme humble, comme à toutes les braves gens de Quimper ou de Saint-Benoît parmi lesquels il aimait, de son propre aveu, se trouver. Sa foi toute simple n'est que l'aboutissement presque normal d'une nature qui fut toujours aussi peu compliquée que possible.

Il était sans orgueil en effet, malgré ce que pouvaient faire croire ses boutades, et aussi peu pontife qu'on pouvait le souhaiter. Cela ne l'empêche pas de donner à son jeune ami des conseils littéraires précieux. Parle-t-il de poésie, du sujet qui compte peu? On croirait entendre Mallarmé. Quand il recommande la discrétion, la réserve on pense à Gide exaltant les vertus du classicisme. Mais, quelles précautions, quelle modestie, dans ses affirmations! N'est-il pas remarquable aussi qu'il prenne si volontiers la peine de guider un débutant?

A la vérité, ce petit recueil pourrait s'intituler: *Lettres à un ami*, car on ne saurait se livrer avec plus de franchise, de spontanéité, de fraîcheur. C'est pourquoi cette gerbe, est une des plus belles contributions qu'on ait apportées au souvenir de Max Jacob. Elles aideront à le faire connaître dans son oeuvre comme dans sa personne auprès des générations futures.

F. TALVA

ROLANDE NAJAR :- *Mon Ame* (R. Schindler, Edit. Le Caire).

«Poésie à la fois intime et ailée». C'est ainsi que M. P. Jouguet, Membre de l'Institut, décrit l'art de Mlle Najar et on ne saurait mieux en situer la qualité et l'émotion. Dans ces vers baignés d'une lumière inspirée, le poète se libère des accords et des élans que font naître en elle l'amour de Dieu, le recueillement avec la Nature, et l'aspiration à la Beauté. A ces sources pures de toute contingence matérielle, Rolande Najar apporte l'offrande totale d'une sensibilité qui est à tour intense, angoissée, ou exaltante, mais dont le rythme haut et ample conserve toujours cette résonance, qui donne d'emblée la clé d'une âme éperdue d'idéal.

La couverture composée par M. H. Abdalla pour ce recueil lyrique synthétise avec une intelligence infinie les remous et les ondulations qui animent l'esprit du poète. A.S.

DESPINA SEVASTOPOULO :- *Plus calme que le silence.* (Alexandrie 1945).

Ecrire un livre au retour d'un voyage, c'est chose naturelle. Les impressions reçues invitent, poussent à écrire. Mais trouver des impressions sur place, voir se dérouler devant soi des drames que les autres ne découvrent pas ou qui les laissent indifférents...

Des événements qui, pendant la deuxième guerre mondiale ont bouleversé le monde, beaucoup sont oubliés; d'autres n'ont vécu que pendant l'instant de terreur qu'ils ont provoquée.

Mais, ceux qui ont le don de la parole écrite, ont noté ces moments, et ils les font revivre en marge de l'histoire parce que l'histoire se trouve incapable de les accueillir dans leur totalité.

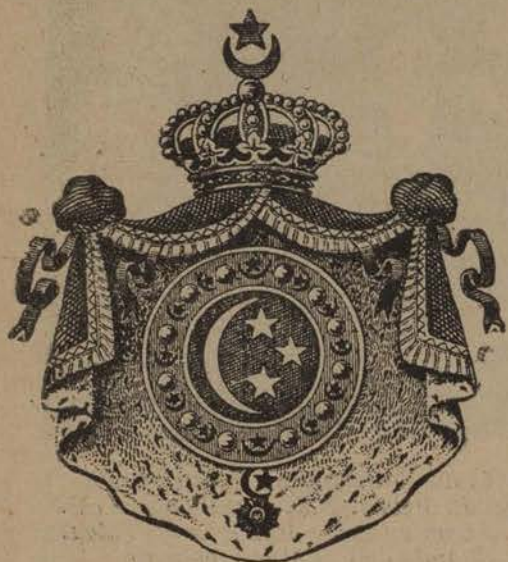
L'un de ces recueils est le roman «*Plus calme que le silence*» de Mme Despina Sévastopoulo. C'est tout un monde d'émotions, de contrastes, de sensations qui s'entremêle aux affres de la guerre. La caractéristique de ce livre est cependant que, tout en relatant les événements de l'époque, il pénètre dans l'ère que la suit, dans l'après-guerre, dans le monde nouveau qui se lève, comme un arc-en-ciel qui, l'orage passé, vient rassurer ceux qui ont survécu au désastre.

Ce livre est écrit de façon particulière, divisé en courts chapitres qui portent en tête de petites légendes poétiques, desquelles tendent à résumer chacun de ces chapitres.

L'auteur essaie de donner de la beauté à tout, même à la laideur; la mort en effet ne prend pas un caractère plus tragique que celui que la nature lui a assigné.

Mais tout cela paraît plus simple à la lecture de ce livre si vivant et si près de nous, puisque nous sortons à peine des temps dont il parle. M. Y.

Le Monde Officiel et Diplomatique



Anniversaire Princier

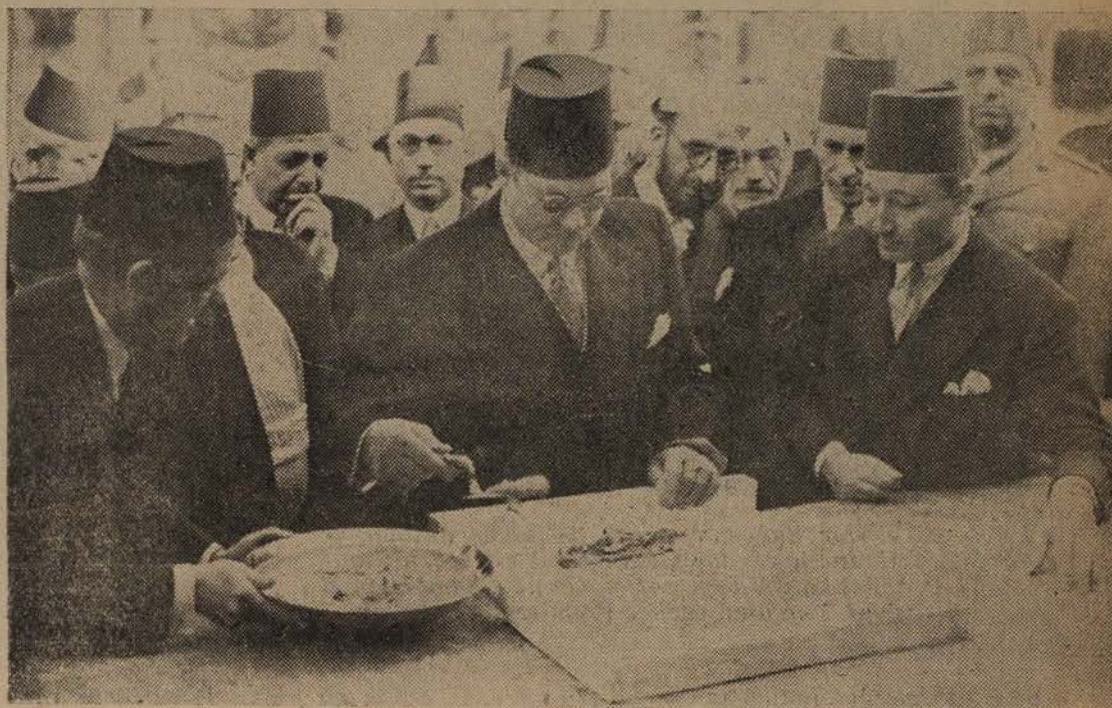
La famille Royale a célébré le 17 Décembre, dans l'intimité le 15ème anniversaire de naissance de S.A.R. la Princesse Fathia, la plus jeune soeur de S.M. le Roi Farouk.

La «Semaine Egyptienne» présente à la gracieuse Princesse ses vœux respectueux à cette heureuse occasion.

Hommage aux soldats hellènes d'Egypte



Au cours d'une imposante cérémonie, qui s'est déroulée au Stade hellénique d'Alexandrie, le Généralissime Papagos, ancien commandant en chef de l'armée d'Albanie, a remis aux Hellènes d'Egypte, qui ont servi sous les drapeaux pendant la guerre, les croix de Saint-Marc, qui leur ont été décernées par S.B. le Patriarche Christophoros. De gauche à droite: S.B. le Patriarche, S.A.R. le Prince Héritier Paul, S.A.R. la Princesse Frédérique et le Général Papagos.



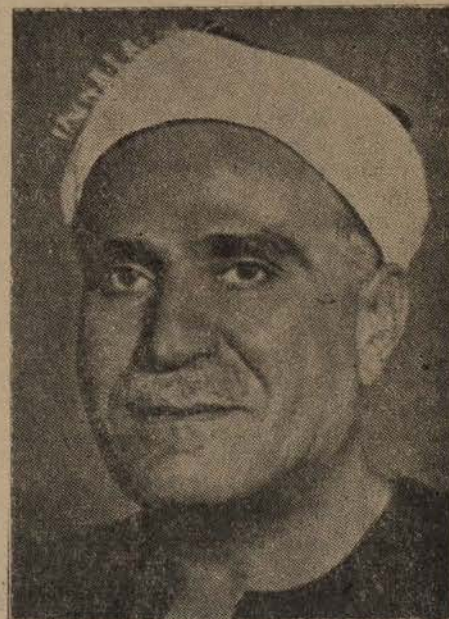
Autour du Souverain: S.E. le Président du Conseil, S.E. Ahmed Hassanein Pacha, S.E. le Cheikh Moustapha Abdel Razek, S.E. Djemil Mardam Bey, ministre de Syrie, S.E. le ministre d'Afghanistan, etc.

Le 13 Décembre S.M. le Roi scelle la première pierre de la mosquée de Guéziréh, sur l'emplacement même de la mosquée que Son glorieux grand-père, le Khédive Ismail, y avait construite en 1876. Au cours de la cérémonie à laquelle assistèrent le Président du Conseil, les ministres et les hauts dignitaires de la Cour, S.E. le Cheikh Mous-

tapha Abdel Razek pacha, ministre des Wakfs, prononça une allocution soulignant que le Khédive Ismail, qui n'épargna rien pour faire progresser son pays, avait également le souci des questions religieuses. Le Roi Fouad avait perpétué cette tradition, reprise par Son Auguste Fils.

Une belle figure

Le Nouveau Recteur de l'Azhar



Son Eminence le Cheikh Moustapha Abdel Razek

Un Rescrit Royal vient de nommer son Eminence le Cheikh Moustapha Abdel Razek Recteur de l'Université de l'Azhar.

Le Choix de Sa Majesté le Roi ne

A la Légation de Suède

S.E. M. Widar Bagge, Ministre de Suède quittant le Palais d'Abdine après la cérémonie. Il est accompagné de S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan et S.E. Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan.

A la Légation du Portugal

S.E. Dr. José Lobo Lima, Ministre du Portugal, photographié à sa sortie du Palais. S.E. Mahmoud Sioufi bey, Chambellan. A droite, S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan, l'accompagnent

pouvait être plus judicieux. Car, d'une vaste culture religieuse et philosophique, doué d'une vive intelligence et secondé par une connaissance approfondie des problèmes urgents que l'Égypte affronte, l'homme intègre et éminemment humain qu'est le nouveau chef de l'Azhar saura certainement remplir la tâche qui lui incombe avec cette délicatesse de manières et cette haute sagesse qui ont été jusqu'ici la marque de sa prestigieuse et combien séduisante personnalité.

A l'heure donc où le monde traverse tant de crises aiguës, il est heureux et en même temps extrêmement nécessaire que la plus grande des institutions de l'Islam ait à sa tête un chef spirituel de cette envergure. Nul doute que, grâce à lui, elle maintiendra cet esprit pacifiste et ce goût de l'étude qui ont toujours été son apanage et qu'ainsi elle servira d'exemple.

Grand ami de la France, où il vécut longtemps, et des Lettres, le Cheikh Moustapha Abdel Razek (la coutume veut qu'il se désiste de son titre de pacha) donnera, nous l'espérons, de nouvelles directions aux forces latentes qui enrichissent l'âme de ses nombreux disciples.

La Semaine Egyptienne qui se réjouit vivement de cette nomination présente à S.E. le Cheikh Moustapha Abdel Razek ses félicitations les plus chaleureuses et ses vœux les meilleurs

SEM.

A la Légation de Suède

Le Jeudi, le 27 Décembre 1945, Son Excellence Monsieur Widar Bagge a été reçu à midi, en audience solennelle, au Palais d'Abdine, pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Suède en Égypte.

Son Excellence le Ministre, accompagné de Son Excellence Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan,

s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la cavalerie de la Garde Royale. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité, Son Excellence le Ministre par intérim des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef.

A la Légation du Portugal

Son Excellence Dr. José Lobo d'Avila Lima a été reçu à 12h. 30 en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire du Portugal en Égypte.

Son Excellence le Ministre, accompagné de Ali Rachid bey, Troisième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la cavalerie de la Garde Royale. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité, Son Excellence le Ministre par intérim des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef.

A la Légation de France

La réception traditionnelle de la colonie Française à la Légation de France au Caire revêtit en ce 1er. Janvier, né sous le signe de la Paix un éclat

exceptionnel.

M. Desjardins, Président du Comité National Français d'Égypte, a prononcé à cette occasion une allocution au cours de laquelle il a retracé les étapes du Comité jusqu'au seuil de cette année 1946 qui en marque la disparition.

L'oeuvre pour laquelle le C.N.F.E. fut constitué et organisé par décision du Général de Gaulle lui-même est aujourd'hui accomplie.

Il se propose donc de consulter ses adhérents et de leur soumettre une motion de dissolution.

Il le fera sans regret et sans inquiétude.

Il annonce ensuite que le Colonel Thoreau a été chargé de former une section de l'Association des Français libres en Égypte dont le but serait de venir en aide aux Français démobilisés.

M. Desjardins demande ensuite au ministre de vouloir bien transmettre les vœux de la colonie française au chef du gouvernement. Il termine en priant le ministre de vouloir bien faire agréer par S.M. le Roi Farouk 1er les vœux de la colonie française du Caire.

S.E. M. J. Lescuyer, Ministre de France en Égypte répondit par l'éloquente allocution ci-après que nous sommes heureux de reproduire.

Monsieur le Président,
Mes Chers Compatriotes,

Au moment de voir disparaître le Comité National Français d'Égypte, dont l'action a été si précieuse à la France Combattante, je tiens à rappeler l'immense oeuvre de dévouement et de désintéressement de vos prédécesseurs, en particulier par M. Jouguet et par vous-même, Monsieur le Président, et les membres de votre Comité. Il n'est pas besoin de rappeler votre activité féconde le recrutement de volontaires autour du noyau créé par le général de Gaulle, la constitution et

l'envoi d'innombrables secours en nature, tant à nos soldats qu'à nos prisonniers, l'organisation de foyers, de cantines, d'assistance aux familles de mobilisés et de tant d'autres oeuvres utiles.

Mais, c'est surtout votre action morale que je voudrais évoquer. Lorsqu'il fut constitué votre Comité n'était rien moins qu'un acte de foi et de confiance dans les destinées de la France. C'est cette foi et cette confiance que vous avez répandues autour de vous. Sans découragement dans les pires périodes de crise et malgré les attaques les plus sévères dont la France pouvait être l'objet. C'est le crédit moral de la France que vous avez ainsi soutenu et, plus que de toute oeuvre matérielle, c'est de cette action que l'avenir vous saura gré.

Mais, maintenant il nous faut songer au futur. Déjà une Association de la Maison de France est en voie de constitution. Je veux tout de suite rendre hommage à M. Arnaud qui en a préparé les statuts avec tant de soins et tant de peine. Dans cette tâche il a été secondé par plusieurs membres éminents de la colonie française, dont M. Epaulard, et assisté sur le plan juridique des précieux conseils de M. Chevalier. Ce n'est en effet qu'après des consultations très étendues, minutieuses et répétées, dont j'ai suivi l'évolution de très près depuis plus de six mois, que l'on a pu établir la base de l'organisation à venir de la colonie française du Caire. En rendant hommage à l'esprit de conciliation qui a marqué ce travail, je souhaite vivement que tous nos compatriotes se joignent à ce groupement, dont j'attends l'assistance la plus utile à notre action en Egypte. J'ai d'ailleurs le plaisir à cette occasion de vous annoncer que le projet de statuts du nouveau groupement a été approuvé dans les termes les plus flatteurs par le ministère des Affaires Etrangères qui m'écrit en effet «que le plan ainsi adopté paraît excellent et que l'on espère que l'exemple donné par Le Caire en cette matière sera suivi par nos compatriotes d'autres villes».

Mes Chers Compatriotes, malgré la fin des hostilités, notre oeuvre de guerre n'est pas encore terminée. Notre pays est encore en convalescence et, comme tout convalescent, a besoin de ménagements et surtout de confiance.

Par les derniers discours du Chef de notre gouvernement, vous avez pu savoir quel immense effort avait déjà été fait dans la métropole pour rétablir les communications, la force motrice, les moyens de production, mais il nous manque encore du charbon, des locomotives, des camions et surtout il nous faut encore améliorer l'état physique de notre population. A ceux qui s'étonnent parfois de la lenteur relative de la reprise en France, il nous faut rappeler que cinq ans de privations, de tortures, d'exil, d'angoisses ne peuvent s'oublier en quelques semaines.

Peut-on demander à ceux qui ont vécu sous un régime d'espionnage et de délation et qui continuent à con-

naître encore quotidiennement des difficultés matérielles de tout ordre, de reprendre, du jour au lendemain, la libre disposition de tous leurs moyens? Mais, vous le savez comme moi, le fond de la Nation n'est pas atteint, peut-être même sa sagesse n'en est-elle que plus grande. C'est à cette sagesse que fait appel actuellement le général de Gaulle, c'est à cette sagesse que je me permets de faire appel également parmi vous. Nous ne pouvons plus nous offrir le luxe de faire des erreurs, de gaspiller nos forces dans de vaines discussions, de négliger nos chances, comme nous l'avons fait du temps où notre pays était riche — trop riche peut-être: de tout cela je suis sûr que le peuple de France a conscience. En ce début d'année, je vous demande donc encore, comme pendant la guerre, votre confiance et l'apport de toute votre énergie pour répandre autour de vous cette foi que vous avez dans les destinées de la France.

C'est avec joie que je transmets vos vœux au Chef de notre gouvernement, ainsi qu'à ceux qui, au milieu d'innombrables difficultés, font tous leurs efforts pour réorganiser le pays et lui rendre toute la place et toute la puissance auxquelles son histoire et ses souffrances lui ont donné droit.

Qu'il me soit permis de transmettre également nos vœux à Sa Majesté le Roi Farouk et à Son gouvernement, dont l'hospitalité ne s'est jamais démentie et qui ont su, pendant les périodes les plus tragiques et les plus pénibles des années passées, nous conserver intacte leur amitié.

A la Légation de Suisse

La Colonie Suisse du Caire suivant la tradition, s'est retrouvée en cette fin de matin du premier jour de l'an dans la belle Résidence du Ministre de Suisse en Egypte.

Grâce à l'accueil chaleureux, tout de bonne grâce et de simplicité de Mme et de M. Brunner, la réception fut d'un bout à l'autre empreinte de la plus vive cordialité.

M. Brunner adressa aux présents ainsi qu'à tous les Suisses d'Egypte, un message qui fut vivement apprécié.

Les vœux les plus amicaux ont été échangés et les membres de la colonie renouvelèrent à M. et Mme Brunner leur affectueuse reconnaissance.

A la Légation de Grèce

A l'occasion de la nouvelle année un Te Deum solennel a été célébré à l'Eglise Evangelemios d'Alexandrie en présence de LL.AA.RR. le Prince Héritier et la Princesse Héritière de Grèce des Autorités Consulaires, des membres de la Communauté Hellénique ainsi que de toutes les associations et corporations et d'une foule énorme.

S.B. le Patriarche Christoforos II, officia entouré de tout le clergé.

Une réception suivit au Consulat Générale de Grèce.

Egalement au Caire le 1er Janvier a été célébré par une messe solennelle à l'Eglise de St. Constantin et Ste. Hélène en présence des autorités diplo-

matiques et consulaires, du Président et des membres de la Communauté et d'une foule énorme.

Une réception a été tenue à l'issue à l'Hôtel de la Légation Royale de Grèce où des Repotres furent ouverts à cette occasion.

Chez la Princesse Chivekiar

S.A. la Princesse Chivekiar et S.E. Elhamy Hussein Pacha offraient le 31 Décembre 1945 dans leur palais de Garden City une magnifique soirée, qui fut rehaussée par la présence de S.M.I. L'Impératrice d'Iran et LL.AA. le Prince et la Princesse Abdel Mo-nejm.

Toute l'élite Egyptienne et Européenne de la Capitale ainsi que le Corps Diplomatique se pressait dans les somptueux salons de la demeure princière, où S.A. la Princesse Chivekiar et S.E. Elhamy Pacha recevaient leurs hôtes avec une incomparable affabilité et les comblant de mille attentions délicates.

Au Ministère des Affaires Etrangères

Nous apprenons avec regret que S.E. Moustapha el Sadek Pacha a démissionné de ses fonctions de Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère des Affaires Etrangères.

Il est question de S.E. Kamel Abdel Rehim bey, Ministre d'Egypte à Moscou, pour lui succéder dans ces hautes fonctions.

Le Ministre d'Ethiopie à Paris

S.E. Tesfaie Teguegn, qui fut durant ces dernières années Ministre d'Ethiopie en Egypte, est actuellement de passage au Caire, venant d'Addis-Abéba. S.E. Tesfaie Teguegn a été nommé Ministre d'Ethiopie à Paris. Il rejoindra son poste dans quelques jours.



ECHOS ET NOUVELLES

La Culture Française en Egypte.

Nous sommes vraiment heureux de signaler une excellente initiative. A la fin de décembre, le Dr. Mahmoud Azmi Bey a fait à la salle des fêtes du Lycée français une intéressante causerie en arabe sur la culture française dans l'enseignement égyptien. Remontant à l'époque de Mohammed Ali, il a évoqué les premières missions égyptiennes envoyées en France et l'arrivée des premiers professeurs français. Il n'a pas oublié de noter que, si depuis 1882 l'Angleterre a cherché à développer l'étude de l'anglais en Egypte, il n'en reste pas moins vrai que les inspecteurs anglais eux-mêmes sont obligés, pour assumer leur charge, de connaître le français. Nous ne dévoilons aucun secret en rappelant aussi que, naguère, l'ambassadeur d'Angleterre devait recourir au français pour s'entretenir avec le Souverain d'Egypte. Mais rien n'illustre mieux la prédominance de la culture française en Egypte que le brillant palmarès d'Hommes d'Etat et d'Intellectuels de ce pays nourris de sève française: Chérif, Riad, Adly, Sarwat, Rouchdy, Tewfik Nessim, Ziwer, Fakhry, Hafez Afifi, Aly el Chamsy, et Moustafa Kamel, Saad Zaghloul, Moustapha el Nahas, Ahmed Maher, et Taha Hussein, Loutfy el Said, Mansour Fahmy, et Moustapha abd el Razek, aujourd'hui Recteur d'el Azhar.

Nous félicitons le Dr. Mahmoud Azmi bey de cette intéressante rétrospective et de la confiance qu'il manifeste en l'avenir de la culture française en Egypte. Nous le félicitons d'en avoir entretenu un public de langue arabe, en arabe. Trop souvent les conférences faites en français n'atteignent qu'un public restreint de gens de culture française, qui ont fait toutes leurs études en français ou qui ont vécu en France, et qui, seules, peuvent suivre la pensée ardue d'une langue très nuancée.

Le vocabulaire et la mode

A la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions de France qui s'est tenue un vendredi de novembre dernier, M. Gustave Lefebvre, égyptologue, a exposé l'influence des découvertes faites en Egypte au début du XIXème siècle sur le vocabulaire de Balzac et de Théophile Gautier.

Balzac, reproduisant le parler de son époque n'a employé que des mots dont plusieurs dataient du XVIème ou du XVIIème siècle, tels que: pyramide, sphinx, obélisque, hiéroglyphe, momie.

Mais Th. Gautier qui se plaisait à scandaliser le bourgeois et à lui présenter des mots étranges pour l'effarer, a utilisé dans le «Roman de la Momie»: tabbeb, amskir, pschent, baari, oéris, kabasiris, dromos, harpé! Autant dire qu'il devait effarer à peu près tout le

monde! Anatole France, fait-on remarquer n'a pas fait usage, dans «Thais», de pareil jargon. Mais Thais, plus en chair encore qu'en os, n'avait pas la prétention d'être une momie surgie de la Vallée des Reines, et le pauvre Paphnuce, si l'on a bonne souvenance, ne siégeait pas sur une colonne à chapiteau papyrifforme!

Traduire, Trahir

Un journal égyptien du matin, rapportant naguère une déclaration de M. Bevin aux Communes à propos du grand Moufti, lui faisait dire ceci: «Je ne suis pas anxieux de le voir rentrer en Palestine». Qu'est-ce à dire? Anxieux ne signifie-t-il pas inquiet? Comme nous avons quelque mal à comprendre, nous avons cru, un instant, qu'il serait sage de recourir à l'érudite Jean Rapnouil, notre Vaugelas moderne et hebdomadaire quand, grâce au dictionnaire, nous avons pu résoudre l'énigme. «To be anxious» serait plus ou moins l'équivalent de «désirer vivement, tenir à». Santa Luce! La pensée de M. Bevin devenait claire comme une eau de source! Et elle s'accordait avec tout le reste du discours: «Je ne tiens pas à le voir rentrer en Palestine». Ce qui est presque le contraire de ce que la phrase du journal semblait exprimer.

Oh! Qui ne se trompe? N'a-t-on pas vu les journalistes français traduire certaine «request» faite par M. Churchill au gouvernement français à propos des affaires de Syrie, par le mot «réquérir», c'est-à-dire «ordonner impérativement»? Cela embrouilla plutôt les choses. Mais qui dira si, en s'éloignant de la lettre, ces journalistes ne s'étaient pas rapprochés de l'esprit? Il y a des prières, dit-on, qui sont des ordres.

A propos de «Résistance»

Au cours d'une conférence donnée au Caire en décembre dernier, nous avons entendu dire qu'on abusait du mot «Résistance». Cette parole aurait eu besoin d'être précisée.

Qui a abusé du terme? Qui en abuse? Selon nous, ceux qui n'ont aucun droit à s'en servir comme à s'en glorifier, et qui haussent le ton pour couvrir de toute l'ampleur de leur voix la médiocrité de leur caractère: les faux résistants, les lâches et les opportunistes.

Mais, nous ne voulons pas croire qu'on puisse penser que nous sommes déjà fatigués d'entendre parler de la Résistance. Lorsqu'on sait quels ont été les supplices des geôles et des camps d'extermination, lorsqu'on conçoit bien au fond de soi ce qu'il fallait de dignité, de vaillance et de fidélité pour résister aux tortures et se taire et ne rien livrer de son secret, il n'est pas humainement possible qu'on puisse se dire: cela suffit; parlons d'autre chose!

«Le livre d'or de la Colonie Suisse»

Nous apprenons avec plaisir que notre confrère et ami M. R. J. Fiechter, qui dirige avec tant de compétence le «JOURNAL SUISSE D'EGYPTE & DU PROCHE ORIENT» fait paraître, à l'occasion du 20ème anniversaire de la fondation de sa revue, un «LIVRE D'OR DE LA COLONIE SUISSE DU CAIRE», qui passera en revue l'activité et la contribution à l'Egypte de ses compatriotes au cours des 100 dernières années.

Cet ouvrage qui ne sera pas mis dans le commerce peut d'ores et déjà être retenu en souscription auprès de M. Fiechter à raison de P.T. 60 l'édition ordinaire et de P.T. 120 l'édition sur papier spécial.

Nul doute que nombreux seront ceux qui s'intéresseront à cette belle initiative de l'actif directeur du «Journal Suisse d'Egypte».

Nouvelle question

Il existe en France deux revues littéraires remarquables, qui, pendant toute la durée de l'occupation allemande, ont été le refuge des intellectuels qui ne se résignaient pas: «Confluences» et «Poésie 46».

Ne pourrait-on tenter un effort pour les procurer aux lecteurs d'Egypte?

Egypte-Grèce

La revue «Les Hellènes à l'étranger» qui s'édite à Athènes publie un entretien qu'elle a eu avec Ahmed Hakki bey, Chargé des affaires de la légation d'Egypte en Grèce au cours duquel il a souligné les relations cordiales entre les Egyptiens et les Grecs et a fait les éloges de la colonie hellène d'Egypte, disant qu'elle se compose de 130.000 personnes parmi lesquelles beaucoup possèdent de grandes fortunes réalisées grâce à leur intelligence, à leur activité, leurs aptitudes commerciales et leur travail incessant.

— Je puis vous assurer, a-t-il ajouté, que les Hellènes d'Egypte sont les plus riches de l'étranger, compte tenu même des colonies grecques d'Amérique.

Hakki bey constate ensuite l'esprit de coopération cordiale qui existe entre Egyptiens et Hellènes dans les divers projets qui se réalisent en Egypte, et dit que nul ne peut concurrencer les Hellènes dans la distillerie, l'industrie des cigarettes et le commerce du coton.

Le journaliste ayant demandé si les Hellènes de Grèce peuvent facilement partir pour l'Egypte. Hakki bey a répondu que la légation accorde toutes les facilités aux Grecs désirant visiter l'Egypte en tant que touristes à condition qu'ils fournissent des motifs justifiant ce voyage. Il a ensuite formulé le souhait de voir les moyens de communications s'améliorer et se développer rapidement, car il sera alors pos-

sible de reprendre le tourisme entre les deux pays comme avant la guerre. On estimait à cette époque là à 60.000 le nombre des Egyptiens qui se rendaient en Grèce pour y faire une cure d'eaux. Hakki bey espère que ce nombre augmentera sensiblement à l'avenir

Gina Bachaouer en Angleterre

Nous sommes heureux d'apprendre que Mme Gina Bachaouer, l'excellente pianiste grecque, donnera le 21 janvier, à l'Albert Hall, un concert avec le New London Symphony Orchestra sous la direction de Scherman.

Le concert suivant sera également donné à l'Albert Hall, mais avec le London Symphony Orchestra et sous la direction de Sydney Beer.

L'Egypte Nouvelle

Le vaillant périodique de notre excellent confrère Mtre. José Caneri vient de re-paraitre. Il contient, comme par le passé, des rubriques où l'actualité est commentée par le Rédacteur-en-chef et ses collaborateurs avec l'acuité d'esprit et de vision, qui ont fait le succès et la réputation de l'oeuvre journalistique de Mtre. Caneri, auquel nous adressons nos vœux de longévité et de prospérité.

Le Prix de Poésie à Khalil Moutran Bey

Le grand poète de langue arabe M. Khalil Moutran bey vient de recevoir de l'Académie Fouad Ier du Caire son prix de poésie. Cette distinction couronne l'oeuvre lyrique d'un puissant et délicat écrivain qui honore à la fois le Liban et l'Egypte et dont la poésie est un ornement des lettres arabes contemporaines.

Bibliothèque Grecco-Américaine

Sous le titre: «Amérique», l'ouvrage bien connu de l'éminent écrivain américain contemporain Stephen Bennett vient d'être publié en excellente traduction littéraire grecque. Cet ouvrage est le premier de la série des publications de la «Bibliothèque Gréco-Américaine», dont le but est de faire connaître plus largement au public grec l'esprit, la littérature et la civilisation technique et économique des Etats-Unis, par la traduction soignée et la mise en circulation d'oeuvres américaines caractéristiques, dont le «Copyright» est aimablement cédé par le Service américain d'Informations.

L'ouvrage présenté sous une forme artistique, ne coûte que 200 drs, afin de servir à vulgariser l'oeuvre de la Bibliothèque. Il est en vente dans toutes les librairies et dans les kiosques.

Pour plus de renseignements, et notamment en ce qui concerne la province, s'adresser aux bureaux de la «Jeunesse Gréco-Américaine», rue Américis 8, Athènes.

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

M. BERNARD GUYON

Sous le titre «L'âme des Camps» une belle conférence a été faite par le Prof. Guyon de la Faculté des Lettres du Caire au Lycée Français. Il y fit un tableau saisissant de la vie des captifs durant la guerre et mit à nu l'âme de ces hommes éloignés de leur patrie et de leurs foyers et soumis au joug d'un impitoyable vainqueur. Il fut longuement ovationné par un nombreux public.

LE MAJOR CANELAKIS

Après avoir exposé l'épopée du Pindé et l'héroïque résistance des défenseurs des forts de la Macédoine. Dimanche 23 Décembre le Commandant Canelakis parla au Théâtre Alhambra de la Résistance en Grèce sous l'occupation avec maîtrise, tact et une émotion intense.

Il commença par faire l'éloge du généralissime A. Papagos — présent à la conférence — narrant divers épisodes inconnus de l'épopée de l'Epire du nord ainsi que de son internement en Allemagne.

Ensuite il décrivit l'héroïque résistance des Hellènes sous l'occupation, des martyres subis, leur abnégation ainsi que l'enfer de Haïdari. Poursuivant il décrivit la destruction des villes martyres de Distomo, Asta, Larissa, Chalkis et fit l'éloge des héroïques résistants morts pour la patrie sous l'occupation.

En terminant il fit appel aux Hellènes d'Egypte afin que par tous moyens aident au relèvement de la Patrie ainsi qu'ils firent pour sa situation.

Cette substantielle conférence était rehaussée par la présence de LL.AA. RR. Le Prince Héritier et la Princesse Héritière de Grèce, de S.B. le Patriarche d'Alexandrie entouré de St Synode, des autorités consulaires et d'une foule énorme.

SEM.

M^{me} DESPINA SEVASTOPOULO

C'est chez les Anciens Elèves des Ecoles Abel que Mme Despina Sevastopoulo parla l'autre soir de «La poésie épique à travers les siècles» devant un auditoire compréhensif et attentif qui fut littéralement subjugué par le charme de sa parole.

Rapidement, elle esquissa l'évolution de la poésie épique et pleine d'enthousiasme récita des fragments des poètes anciens, de l'Ilyade d'Homère, des poésies Akrites et termina par des Costi Palamas, au milieu des vifs applaudissements des nombreux assistants.

A. N.

LES EXPOSITIONS

Le Foyer d'Art du Lycée Français, dont on ne saurait assez louer les heureuses initiatives, vient de nous convier à une exposition de gravures. On sait que l'art de la gravure connu, en France, après la guerre de 1914, une très grande faveur. L'industrie du livre demandait des illustrateurs: ils se présentèrent en foule. Et l'on vit la plupart des peintres utiliser, pour exprimer leur pensée, l'eau forte, la pierre, le bois. Ce fut une véritable floraison: Marie Laurencin, Gromaire, Segonzac, Dufy, Laprade, Rouault, Picasso enrichirent la gravure de qualités nouvelles, lui apportèrent leur personnalité, leur hardiesse, leur poésie.

La gravure n'est représentée au Lycée français que par quelques uns de ces maîtres, mais les plus grands. Parmi ces maîtres nous ne mettrions cependant, à notre gré, ni Digrimont, ni même Foujita. A l'un comme à l'autre il manque ce «je ne sais quoi» qui fait qu'un peintre se détache de son modèle pour le dépasser.

Dans ses gravures, comme dans sa peinture, Matisse est Matisse, c'est à dire le magicien de la ligne. Et quelle variété dans son dessin, quel sens de la simplification essentielle!

Picasso ne cesse de nous surprendre: son habileté diabolique réussit tout ce qu'elle tente. Ses «Femmes au bain» sont d'une pureté classique et sa «Danse» combine la beauté du dessin et l'harmonie de la Composition avec l'ironie la plus cruelle, tandis que «Songes et mensonges de Franco» unissent la fantaisie la plus débridée à la générosité de la pensée.

Les marines de Dufy sont — on l'a souvent dit, mais comment dire autre chose! — des jeux d'enfants qui auraient du génie et qui seraient poètes. Marie Laurencin dessine d'adorables et aériennes jeunes-filles qui ont toujours au bout des lèvres un mot, un sourire près d'éclorre, mais dont elles gardent jalousément le secret.

Rouault, quoi qu'il fasse, garde sa grandeur tragique et traduit en couleurs flamboyantes et orageuses la douleur du monde et sa misère. Il lui suffit pour cela de quelques clowns ou acrobates. Ses lithographies illuminent la salle d'exposition et flambent comme des tisons ardents.

Amour du travail bien fait, recherche de l'expression par la sobriété et l'économie des moyens, horreur du cliché et de l'académisme, union de la hardiesse aux meilleures traditions du classicisme, fantaisie et poésie, tels sont, d'après les oeuvres exposées, les traits essentiels de la gravure française. Et tels sont, en fait, les caractères de l'art, tout simplement — de l'art sans frontières.

H. SOULON

Cinéma

A PROPOS D'UN FILM FRANÇAIS

Pour tous ceux qui continuent à ne voir dans le cinéma français que la tête chevaline de Fernandel et ce Dieu des cocus qu'est Raimu, l'Eternel Retour vient à point. Réalisé avec toutes les restrictions que l'occupation comportait ce film est avec Quai des Brumes, la Grande Illusion et le Roman d'un tricheur un des plus beaux films réalisés par le cinéma français.

Le critique tenté de faire appel aux ficelles d'un art qu'il a maîtrisé, aimerait bien montrer que là où le public a trouvé son plaisir, les faiblesses d'un montage l'en ont empêché. Or l'Eternel Retour désarme le critique. Pour une fois il le met au diapason du public.

Tristan et Yseult, légende d'un lointain Moyen-Age, la cristallisation s'est depuis longtemps faite autour de cet amour merveilleux. On aime assez peu qu'on y touche car l'impression que nous en gardons, les images que nous nous sommes faites sont personnelles. Nous y pensons parfois, comme un monde à part. Aussi j'avoue avoir éprouvé une certaine irritation à la tentative de l'Eternel Retour. Pourquoi vouloir mêler une si belle légende à la vie que nous menons. On la trouve assez peu souvent.

Personnages merveilleux, je les ai retrouvés avec émotion. Il eut été cependant si facile de tomber dans le ridicule de prêter au monde qui nous entoure un sens que nous ne lui connaissons pas. Eternel Retour, titre de Nietzsche, éternel retour des choses, nous pouvons retrouver à des époques différentes dans des circonstances semblables les mêmes personnages d'une légende lointaine, écrit Cocteau. Transposée de nos jours tout a été respecté à la minutie.

La photographie de Hubert toute en angles est admirable. Elle va plus loin que suggérer un sentiment: elle le déclenche. Angles curieux du visage d'Achille au début, prise demeurément tordue du Morolt qui se détache dans l'embrasement de la porte, le sentiment de force bestiale qu'il provoque est admirable, jusqu'au symbolisme du mouchoir blanc de Nathalie au sommet du mât. Ou bien encore. Tandis que Patrice siffle à Nathalie la camera lentement se déplace sur les murs du château pour arriver à l'horrible visage d'Achille, entouré de l'ombre des pierres. Scène poignante où le ciel déroule son indifférence des choses devant Patrice appelant Nathalie avec désespoir. Et on voudrait parler de toutes ces scènes admirables que Dellannoy et Hubert ont su tirer avec bonheur des prises à angles.

Pierral dans le rôle d'Achille fait une étonnante création. On se surprend avec ce monstre horrible passant du dégoût à l'amusement sans la moindre transition. Jean Marais et Madeleine Sologne inconnus du grand public égyptien font des interprétations de tout premier ordre. Surtout Jean Ma-

rais dans les scènes de la fin. Yvonne de Bray dans le rôle de la tante et Rignault dans celui de Morolt sont excellents. Seul Jean Murat a semblé conventionnel et peu à son aise.

Je n'ai pu m'empêcher d'imaginer la scène où Patrice blessé va s'écrouler



Madeleine Sologne

près du Morolt vue par Hollywood. Tout d'abord il faudrait dire qu'à Hollywood tout acteur qui se respecte ne meurt jamais avant d'avoir fait trois fois le tour de la chambre en grimaçant. Le tout au son d'un crescendo de cuivres. Cela fait très derniers spasmes et puis très dans la tradition Robinson et Cagney.

Rien de tout cela, pas de scènes maladroites, trop exploitées. Deux conceptions du cinéma dont j'ai déjà fait mon choix.

Et de ce film admirable on emporte la vision de ces deux corps étendus dans un décor qui s'est dépouillé de tout ce qui ne fait pas le rayonnement de la merveilleuse légende de Tristan et Yseult.

GILBERT COHEN

Notes contre notes

CHRONIQUE MUSICALE

RÉCITAL GIRARD KARTARDJIAN

20 Décembre 1945

Un concert donné par un tout jeune artiste, hier encore un enfant prodige et aujourd'hui au début de l'adolescence est un sujet périlleux pour un critique. Car la musique, la vraie, n'est point faite pour l'enfance ni l'adolescence; elle exige les ressources d'un coeur et d'une sensibilité ionées par la vie; c'est de là qu'elle tire toute sa puissance, sa séduction et sa beauté. Tout l'art et tout l'éblouissement d'une technique de virtuose ne pourraient pallier à ce manque essentiel, à l'absence de cette chose que les vrais amants de la musique réclament de l'exécutant.

On ne peut demander, à celui qui sort de l'enfance, de sentir, de frémir ou de s'exprimer comme un homme. Tout au plus peut-on se pencher sur ce jeune musicien, et comme un père contemplant avec amour son jeune fils, lui souhaiter de mûrir et d'épa-

nouir les dons qu'il révèle encore si gauchement. Gérard Rantardjian est certainement doué. Il l'a montré dans la Symphonie Espagnole jouée avec une chaleur et un lyrisme déjà personnels. Il a prouvé d'autre part que les gammes, les trilles, les octaves, les détachés, les traits vertigineux — tout le «bel canto» du violon — commencent pour lui à être sans mystères. Mais il devrait garder tous ces Wienawski, Paganini et Cie, où la virtuosité s'accompagne de la pauvreté musicale la plus désolante, pour l'intimité de la chambre d'étude et ne pas révéler au public, si j'ose dire, les secrets de l'alcove. La sonate du Printemps de Beethoven ouvrait le programme. Ce fut le moment le plus pauvre du concert: car là, le soliste aurait pu se montrer musicien, ce qu'il a très peu fait. Le maestro Carro, au contraire a su se montrer pianiste expressif et sensible dans une oeuvre, où il avait du reste la partie plus facile que le violoniste.

Les artistes que nous avons déjà tant applaudis dernièrement, ont le coeur généreux. A leur deuxième concert deux sonates (et pas des moindres) et un concerto de Mozart. Cela fait déjà un programme de délicatesses superfétatoires quand on a déjà si bien diné. Ainsi le pousse-café et les bis nous firent hélas oublier les services précédents. (Veracini, Mozart, César Frank).

2° RÉCITAL SOËTENS

Les quatre pièces qui terminaient le concert (un Milhaud, un Abbeniz, un Strawinsky, un Dohnanyi) ont montré que l'on pouvait allier les préoccupations les plus modernes avec la mise en jeu de la technique la plus poussée. De ces quatre et malgré le talent habituel de son auteur, l'une est une erreur: le Strawinsky, La Berceuse si pathétique de l'Oiseau de Feu y a perdu toutes ses plumes. Quant au Dohnanyi tant d'artifices n'ont pas suffi à cacher la pauvreté du fond. L'Abbeniz déroula ses prestiges bien éventés mais qui ne ratent jamais sur un auditoire peu prévenu. La musique trouva sa part dans le seul Milhaud. Mais laissons là ces exercices et revenons à Mozart et à César Frank. Quand on les joue si bien, on n'a pas besoin de prouver qu'on est virtuose.

Robert Soëtens et sa partenaire, qu'on ne peut ni ne doit séparer dans l'éloge et la louange, ont donné du Concerto une exécution d'une courbe parfaite où transparaisait toute la pureté; toute la poésie transcendante qui caractérisent le miracle mozartien. Ils ont su de même faire ressortir le romantisme plaintif ou exalté dont témoigne chaque page de la Sonate de César Frank. Et cette Sonate tant jouée et si difficile à jouer d'être trop connue, ils l'ont parée d'un mystère nouveau par une interprétation très personnelle en ralentissant le Recitativo con fantasia, pressant au contraire l'allégre final. D'autre part, l'élégance de leur jeu, le goût qui leur est si naturel ont su alléger l'oeuvre du pathos qui la rend désagréable en d'autres mains.

A. J. PATRY

Notre emblème est la qualité de nos produits

«KEO»



BRANDY V.O. de*** et de**
en caisses et barils

DRY GIN
OUZO
MUSCAT
VERMOUTH (doux et sec)
LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY
WINE
COMMANDARIE
MISTELLA
MALLIA

NAMA
TEMPLAR
APHRODITE
OTHELLO
COEUR DE LION

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE & SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Egypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vinco»

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, Palace Building Rue Saraya-el-El-Ezbekieh
Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597

Votre
Aperitif
rafraichissant

ZIBIB

